



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

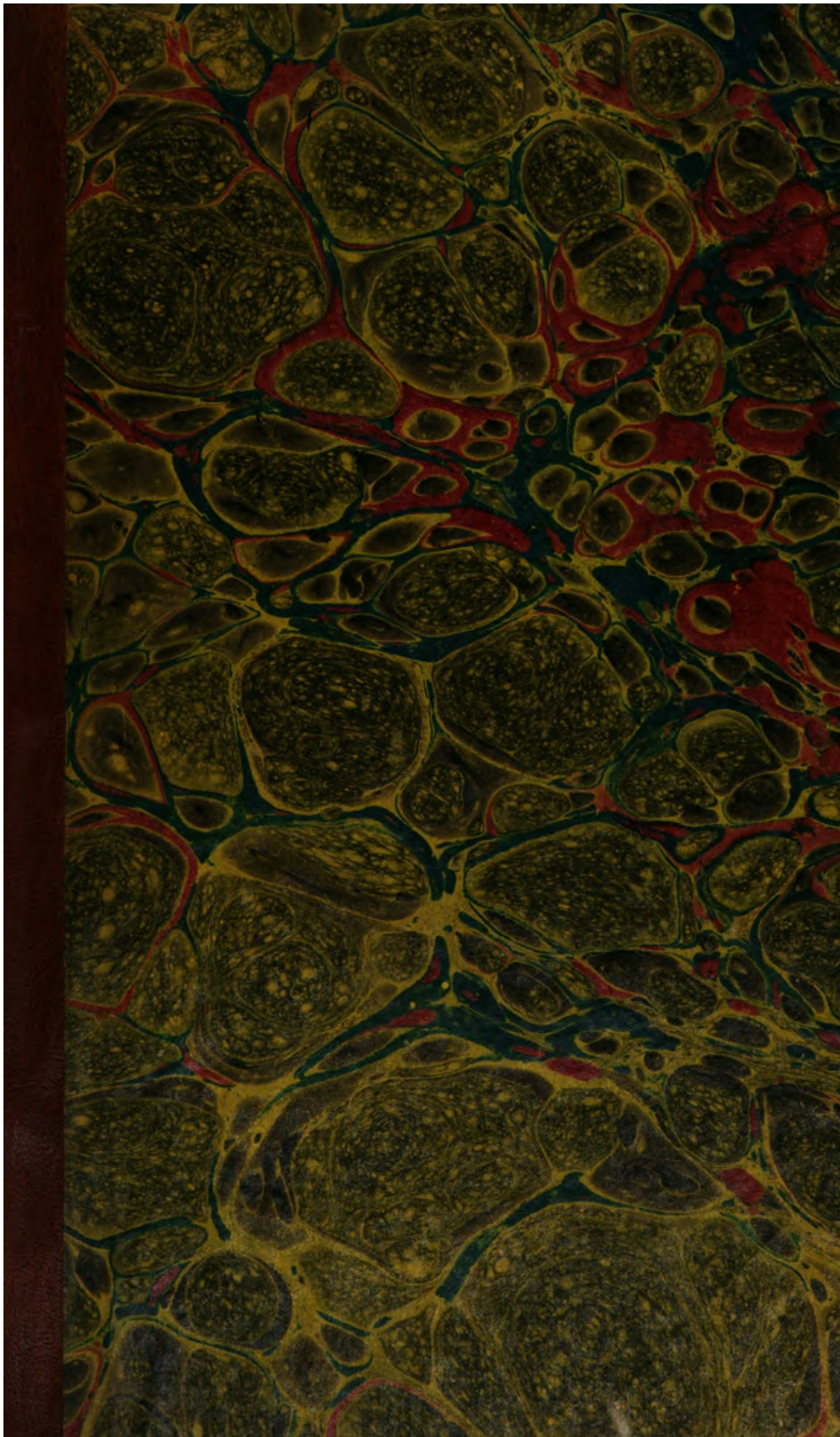
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

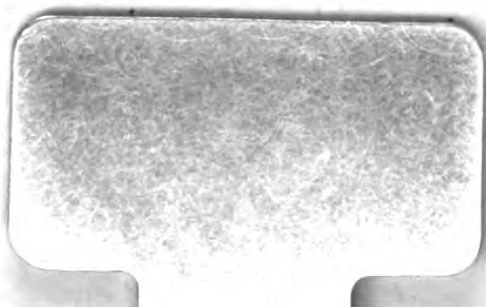


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vol. Fr. II A. 64



**PARALLELE**

**DES PRINCIPAUX**

***POÈTES***

**TRAGIQUES FRANÇOIS.**



Vict. Fr. II A. 644



**PARALLELE**

**DES PRINCIPAUX**

**POÈTES**

**TRAGIQUES FRANÇOIS.**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE 10: ELECTROSTATICS

# PARALLELE

DES

TROIS PRINCIPAUX

## POÈTES

TRAGIQUES FRANÇOIS,

CORNEILLE, RACINE

ET CREBILLON.

PRÉCÉDÉ

*D'UN Abrégé de leurs vies & d'un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages, avec plusieurs extraits des Observations faites par les meilleurs Juges sur le caractère particulier de chacun d'eux : Ouvrage qui peut servir de supplément à l'édition du Théâtre de Corneille, par M. de Voltaire, & d'Introduction à la Lecture des Chefs-d'Œuvres Tragiques de la Scene Françoise.*



A P A R I S,

Chez SAILLANT, Libraire rue  
St Jean de Beauvais.

---

M. D C C. L X V.



TAYLOR INSTITUTION  
10 JUL 1969  
C. D. D.



## *AVERTISSEMENT.*



**L** E S Noms de *Racine*, de *Corneille* & de *Crebillon*, sont dans tous les esprits & sur toutes les bouches. On a oublié les actions de plusieurs Conquérans, mais les productions des grands hommes qui ont illustré la littérature & l'humanité ne s'effacent pas aussi aisément de la mémoire des hommes, tout ingrats qu'ils sont. La raison en est évidente; c'est qu'on préfère la lecture

*a iij*

vj      **AVERTISSEMENT.**

des ouvrages qui élèvent l'Ame ;  
au recit de ces actions atroces &  
brillantes , qui font tout le merite  
de l'histoire des Guerriers.

Est-il donc étonnant que l'enthousiasme pour *Corneille* , pour *Racine* & pour *Crebillon* soit aussi vif , que lorsque ces hommes illustres se montrèrent pour la première fois sur la Scène Française ? Non sans doute : on les a admiré & on les admire. Tous ceux en qui respire une étincelle de goût veulent les lire & les juger , mais chacun suit en tenant la balance son caractère particulier. Les âmes Romaines préfèrent le sublime *Corneille* , les cœurs sensibles le tendre *Racine* , les esprits mélancoliques , le terrible *Crebillon*. Nous ne pro-

## *AVERTISSEMENT.*      *vij*

posons point de ramener des sentimens si differens à un même goût ; ce seroit vouloir mettre de l'ordre & de la symetrie dans une perspective immense qui demande de la variété. Il faut qu'il y ait de la diversité dans les opinions, puisqu'il y en a dans les tempéramens & dans les esprits.

Notre but est d'exposer en peu de mots les beautés & les défauts de nos trois grands Poëtes Tragiques, & ce sera à chaque lecteur de choisir celui qui est le plus analogue à son genie. Ce n'est point ici une vaine déclamation, où un pédant de College s'épuise en Eloges emphatiques sur ce qu'il n'a jamais senti. Nous tâchons de caractériser, & nous empruntons



viiij. **AVERTISSEMENT.**

les principaux traits des meilleurs Peintres de nos grands hommes. Nous repetons quelquefois leurs propres paroles , & nous nous en faisons gloire ; Elevés à leur Ecole nous présentons les Cayers de nos maîtres & les Extraits de leurs leçons.

Cet ouvrage offrira premièrement un abrégé de la vie de *Cornille* , de *Racine* & de *Crebillon* , avec un Catalogue raisonné de leurs ouvrages. Les qualités de leur ame y paroissent au grand jour comme celles de leurs ouvrages. L'éloge & le blâme sont le fruit des grandes reputations , & les Ecrivains superieurs sont comme les Princes , qui ne sont vertueux ni vicieux impunement. Il faut les ju-

ger avec sévérité après leur mort , afin que les Arrêts portés contre eux servent de frein aux Auteurs vivans qui sont entrés dans leur Carrière.

II. *Le Parallele de Corneille & de Racine , par M. de Fontenelle.* Ce petit ouvrage fut d'abord imprimé en feuille volante en 1693 , à l'occasion de celui que le Baron de Longe-Pierre fit dans le même tems de ces deux Poëtes. Longe-Pierre flatoit trop *Racine* aux dépens de *Corneille* , & *Fontenelle* ne rend pas une entière justice à *Racine* , dont il étoit l'ennemi. M. l'Abbé *Trublet* le lui disant un jour , il repondit avec beaucoup de sincérité : *Cela se peut bien ; il y a même grande apparence que cela*

x      *AVERTISSEMENT.*

*est. Aussi n'est-ce pas moi qui fit imprimer ce parallele, & tout imprimé qu'il étoit, je n'ai pas voulu lui donner place dans mes œuvres. Il n'étoit guere possible que Fontenelle jugeât sagement de Racine ; il étoit Neveu de Corneille ; il avoit plus d'esprit que de sentiment, & tout Philosophe qu'il étoit, il cédoit peut-être au ressentiment des mortifications que l'Auteur d'*Athalie* avoit voulu lui donner. Son Parallele n'est donc point parfaitement équitable ; mais il est plein de finesse, ainsi que tout ce qui est sorti de sa plume, & nous avons cru qu'on le verroit reparoître avec plaisir. Dans ce petit ouvrage.*

*III. Le Parallele de Corneille & de*

*Racine*, par M. le Marquis de *Vauvenargues*. Ce morceau excellent forme un chapitre de son introduction à la connoissance de l'esprit humain, suivie de reflexions & des maximes, ouvrage qui vit le jour en 1746 à Paris. *Corneille* a la superiorité dans le Parallele précédent, mais il la perd dans celui-ci, & il cede le pas à *Racine*. Chose assez étrange : le Marquis de *Vauvenargues* avoit l'ame élevée, le caractere ferme de *Corneille*, & il lui prefere *Racine* ; *Fontenelle* avoit l'Amme douce, le caractere poli & pliant de *Racine* & il se decide pour *Corneille*. Mais il est facile d'expliquer cette prétendue contradiction ; *Fontenelle* jugeoit un adversaire, & il devenoit injuste sans



*xij*      **AVERTISSEMENT.**

le sçavoir ; & le Marquis de *Vauvenargues* , en examinant les beautés & les défauts de *Corneille* étoit moins touché qu'un autre de la noblesse de ses sentimens , de l'élevation de ses pensées , du sublime de ses reparties ; parce qu'aimant le naturel & le vrai , il ne pouvoit qu'être fortement choqué des declamations emphatiques & des rodomontades , qui les départent. Voilà surquoi il appuye dans son *Parallele* , où il y a autant de profondeur que de justesse , & dont *M. de Voltaire* a beaucoup profité dans son *Commentaire sur Corneille*.

On ne peut lire ce morceau , sans s'intereffer à l'Auteur ; il n'y a point de lecteur homme de goût ;

goût , qui ne veuille le connoître. Mais envain ouvreroit-on tous les *Dictionnaires Historiques* pour se satisfaire ; aucun n'en a parlé. Il n'étoit ni compilateur , ni homme de parti & les *Lexicographes* que nous avons eu jusqu'à présent , n'ont guere fait mention que de ces gens là. Tachons de le venger de cet injuste oubli.

Le Marquis de *Vauvenargues* étoit de Provence ; il servit de bonne heure & fut long-tems Capitaine au Régiment du Roi. La retraite de Prague , pendant trente lieues de glaces , jetta dans son sein les semences des plus cruelles maladies & de la mort. Privé de la vue , accablé de souffrances au-dans & au-dehors : ce n'étoit que

*xiv* **AVERTISSEMENT.**

par un excès de vertu, qu'il n'étoit point malheureux, & cette vertu ne lui coutoit point d'efforts. Au milieu de ses infirmités il éleva son cœur vers l'Etre tout puissant qui le frappoit, & lui adressa cette priere éloquente, digne de *Bosquet* & de *Pascal*. Elle est un peu longue, mais ce qui est beau est toujours trop court, & on nous sçaura gré de la placer ici.

„ O Dieu ! qu'elle offense arme  
„ votre bras contre moi. Quelle  
„ malheureuse foiblesse m'attire vo-  
„ tre indignation ? Vous versés dans  
„ mon cœur malade le fiel & l'en-  
„ nui qui le rongent ; vous sechez  
„ l'esperance au fond de ma pensée ;  
„ vous noyez ma vie d'amertume ;  
„ les plaisirs, la santé, la jeunesse

· *AVERTISSEMENT.* xv

» m'échappent ; la gloire qui flat-  
» te de loin les songes d'une Ame  
» ambitieuse ; vous me ravissez  
» tout. . . . .

» Etre juste , je vous cherchai ,  
» si-tôt que je pus vous connoître ;  
» je vous consacrai mes hommages &  
» mes vœux innocens dès ma plus  
» tendre enfance , & j'aimai vos  
» saintes rigueurs. Pourquoi m'avez-  
» vous délaissé ? Pourquoi , lors-  
» que l'orgueil , l'ambition , les  
» plaisirs m'ont tendus leurs pièges  
» infideles. . . . C'étoit sous leurs  
» traits que mon cœur ne pouvoit  
» se passer d'appui.

» J'ai laissé tomber un regard sur  
» les dons enchanteurs du monde ,  
» & soudain vous m'avez quitté ;  
» & l'ennui, les soucis , les remords ,

*xxvj*    **AVERTISSEMENT.**

» les douleurs ont en foule inon-  
» dé ma vie.

» O mon Ame , montre-toi forte  
» dans ces rigoureuses épreuves ;  
» sois patiente ; espere à ton Dieu ;  
» tes maux finiront ; rien n'est sta-  
» ble , la terre elle-même & les  
» Cieux s'évanouiront comme un  
» songe. Tu vois ces Nations & ces  
» Trônes , qui tiennent la terre  
» asservie : tout cela perira. Ecou-  
» te , le jour du Seigneur n'est pas  
» loin : il viendra ; l'Univers surpris  
» sentira les ressorts de son être épui-  
» sés & ses fondemens ébranlés :  
» l'Aurore de l'éternité luira dans le  
» fond des Tombeaux , la mort  
» n'aura plus d'aziles.

» O revolution effroyable ! l'ho-  
» micide & l'incestueux jouissoient

*AVERTISSEMENT. xvij*

» en paix de leurs crimes & dor-  
» moient sur des lits de fleurs ; cette  
» voix a frappé les airs ; le Soleil  
» a fait sa carrière ; la face des  
» Cieux a changé. A ces mots les  
» Mers , les Montagnes , les Fo-  
» rêts , le Tombeaux frémissent ,  
» la nuit parle , les vents s'appel-  
» lent.

» Dieu vivant ! ainsi vos ven-  
» geances se déclarent & s'accom-  
» plissent : ainsi vous sortez du  
» silence & des ombres qui vous  
» couvroient. O Christ ! votre re-  
» gne est venu. Pere , Fils , Es-  
» prit éternel , l'Univers aveu-  
» glé ne pouvoit vous comprendre.  
» L'Univers n'est plus ; mais vous  
» êtes ; Vous-êtes ; vous Jugez  
» les peuples. Le foible , le fort ,

*b iij*

xviii *AVERTISSEMENT.*

» l'innocent , l'incrédule , le sacrilége ; tous sont devant vous.  
» Quel spectacle ! je me tais ; mon ame se trouble & s'égare en son propre fonds. Trinité formidable au crime , recevez mes humbles hommages. »

Un homme ainsi disposé ne devoit pas redouter la mort. Le Marquis de *Vauvenargues* la vit approcher avec cette tranquillité , que les anciens Philosophes s'efforçoient d'acquiescer ou de montrer , & que la Religion seule peut donner. Sa mort fut une perte pour les lettres , qu'il avoit toujours cultivées même dans le tumulte des armes. Dès l'âge de vingt-cinq ans , il possédoit la vraie Philosophie & la vraie éloquence sans autre étu-

## AVERTISSEMENT. xix

de que le secours de quelques bons livres ; son ame étoit forte , solide & grande ; la simplicité d'un enfant timide couvroit la profondeur & la force de son génie. Tels sont les Eloges qu'en fait Monsieur de *Voltaire* , dont nous ne sommes que l'Echo , mais nous repetons l'un & l'autre d'après le Public.

IV. Des *observations* sur le jugement que Monsieur de *Voltaire* & Madame de *Seigné* ont porté de *Corneille* & de *Racine* ; l'un dans son *Temple du goût* , & l'autre dans ses *Lettres* , par Monsieur *Gaillard* , Auteur de la *Poétique Française à l'usage des Dames* en 2 volumes in - 12. Ces observations judicieuses & refle-



xx *AVERTISSEMENT.*

chies , étoient d'autant plus nécessaires , que plusieurs personnes souscrivent aveuglement aux louanges & aux censures que Madame de *Seigné* prodigue. Qu'on dise que ses Lettres charment par une simplicité ingénieuse , & par une heureuse négligence ; qu'elles respirent ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai ; à la bonne heure , mais qu'on s'en tienne là. Il est certain que l'illustre Marquise n'avoit pas autant de justesse dans l'esprit , que de délicatesse dans le cœur ; elle sentoit avec vivacité , elle réfléchissoit peu ; enfin si je l'ose dire elle étoit Femme , & dans le suffrage ; qu'elle donnoit à *Cornéille* , préféablement à *Racine* ,

elle écoutoit plus les préjugés de son enfance , que son goût & son jugement.

V. Des *reflexions* sur la maniere de *Dialoguer* de nos principaux Poëtes Tragiques , *l'Examen* des fautes de langage dans la Tragedie de *Pompée*. Ces deux morceaux estimables parurent en 1749, dans un livre intitulé *Connoissance des Beautés & des Défauts de l'Eloquence & de la Poësie dans la Langue Françoise*. Monsieur de *Voltaire* y est extrêmement loué ; & quelques esprits malins le lui attribuerent , & crurent qu'il étoit le sacrificateur & le Dieu. Beaucoup d'Auteurs modernes sont examinés severement dans cette

xxij *AVERTISSEMENT.*

Brochure , qui étoit , vrai - sem-  
blablement , le fruit de l'amitié  
de quelque littérateur pour Mon-  
sieur de *Voltaire* , plutôt qu'un  
monument de sa vanité. On cria  
à la satire ; on souleva tous les  
critiques ; mais à présent que  
l'esprit s'est refroidi sur cette  
bagatelle , on convient qu'elle  
renferme des reflexions très-ju-  
dicieuses ( à quelques unes près )  
qui ne peuvent partir que d'un  
homme d'un goût cultivé , d'un  
esprit juste & nourri des bons  
modèles. On a même vû avec  
plaisir la plûpart de ces reflexions  
dans les derniers ouvrages de  
Monsieur de *Voltaire* ; tant il  
est vrai que le Public est com-

*AVERTISSEMENT.*    *xxiiij*

me la plupart des particuliers ,  
qui déchirent & qui flattent tour  
à tour , & qui encensent le soir  
l'Autel qu'ils avoient voulu demo-  
lir le matin.

VI. Enfin on trouvera dans  
cette Brochure l'Extrait de l'E-  
*loge de Crebillon* par Monsieur  
de *Voltaire* ; le *Parallele* de  
*Corneille* & de *Racine* , par Mon-  
sieur l'Abbé *Bateux* & par la  
*Bruyere* ; & quelques autres pe-  
tits morceaux dont chacun dit  
quelque chose. On se croira trop  
satisfait , si cet essai peut ser-  
vir aux Lecteurs qui veulent  
distinguer les différentes qualités  
qui caractérisent nos trois grands  
Poètes Tragiques : Car ils ont

*xxiv* **AVERTISSEMENT.**

chacun leur caractère , comme  
chaque homme a sa physiono-  
mie , & chaque objet ses cou-  
leurs. Malheur à ceux qui n'ont  
pas d'yeux !



**ABREGÉ**



# ABRÉGÉ

DE LA VIE

DE

PIERRE CORNEILLE.



CORNEILLE (*Pierre*)  
nâquit à Rouen en 1606,  
d'un Avocat-Général à la  
Table de marbre. Après avoir fait  
ses études aux Jésuites, il exerça  
la charge de son Pere sans goût &  
par conséquent sans succès. Il ne  
connoissoit pas encore son talent  
pour la Poésie, lorsqu'un de ses  
amis le mena chez sa Maîtresse; il  
en devint amoureux, & s'étant éta-  
bli sur les ruines de son introduc-

A

teur, le plaisir que lui fait cette aventure le rend Poète ; il en fait une comédie sous le nom de *Melite* & voilà le grand Corneille.

Cette premiere Pièce représentée en 1625 fut suivie de cinq autres 1<sup>o</sup>. la *Galérie du Palais*. 2<sup>o</sup> la *Veuve*. 3<sup>o</sup> la *Suivante*. 4<sup>o</sup> la *Place Royale*. 5<sup>o</sup> *Clitandre*. Ces Pièces, indignes de notre siècle, sont très-bonnes en les comparant à ce qu'on avoit alors ; on y trouve quelquefois des Vers très-bien faits & les Saillies d'un esprit original.

La premiere Pièce, où l'on vit le germe des grandes beautés qui brillent dans ses autres Tragédies, est *Médée*, jouée en 1635 ; il est vrai qu'il seroit aujourd'hui inconnu, s'il n'avoit pas fait d'autre ouvrage. Sa Pièce est pleine de longues déclama-tions ; on ne s'intereffe à aucun personnage ; la maniere dont il traite son sujet revolte ; tout y est in-

crovable ; le stile est négligé & vicieux ; mais enfin il y a quelques traits qui annoncent le grand *Corneille*. Ce Poète avoit 30 ans quand il donna sa *Médée* : c'est l'âge de la force de l'esprit ; mais il étoit encore subjugué par son siècle. Confondu alors parmi les cinq Auteurs que le Cardinal de *Richelieu* faisoit travailler aux pièces dont il étoit l'inventeur , il n'avoit ni bon modèle ni bon juge. Ces cinq Poètes étoient *Rotrou* , *l'Etoile* , *Colletet* , *Boisrobert* , mais il ne trouva d'amitié & d'estime que dans *Rotrou* , qui à la vérité sentoit son mérite , mais qui étoit incapable de guider son génie. *Corneille* se retira bientôt de cette société sous le prétexte des arrangemens de sa petite fortune , qui exigeoit sa présence à Rouen.

Après *Médée* , il donna *l'illusion comique* en 1636 : Pièce irrégulière & bizarre , & dont les agrémens ne



dédommagent point de sa bizarrerie & de son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan, qui abattoit d'un souffle le grand Sophi de Perse & le grand Mogol. Il falloit alors de ces caractères sur la Scène. *Citandre* est à peu près dans ce goût; les personnages combattent sur le théâtre; on y tue, on y assassine; on voit des Héroïnes tirer l'épée; des Archers courent après le meurtriers; des femmes se déguisent en hommes; il y a de quoi faire un Roman de dix tomes & cependant rien de si froid & de plus ennuyeux.

*Corneille* parut enfin tel qu'il étoit dans le *Cid*, joué en 1636, Pièce imitée de l'Espagnol & dans laquelle il sçut parler au cœur & arracher des larmes de tous les yeux. On ne connoissoit point avant cette pièce ce combat des passions, ce choc des sentimens de l'ame, & ce

fut par *Corneille* que la France & l'Europe apprirent cet art admirable. On sçait quel succès eut le *Cid*, & quel enthousiasme il produisit dans la Nation. Il étoit passé en proverbe : *cela est beau comme le Cid*. *Corneille* vit sa pièce traduite dans toutes les langues de l'Europe, hormis la Turquie & l'Esclavone; tout le monde vouloit en sçavoir quelque partie par cœur; on la faisoit apprendre aux enfans; mais au milieu de ces applaudissemens du public, il eut la douleur d'effuyer les plus grandes contradictions & les dégoûts le plus amers. *Scuderi*, *Claveret*, *Mairet* se déchaînerent contre lui avec tout l'emportement de la jalousie humiliée, & le Cardinal de *Richelieu* son protecteur, mécontent de ce qu'il avoit voulu changer quelque chose dans une de ses pièces, se mit à la tête de tous ses ennemis. Les yeux de

ce Ministre se fermerent trop sur les beautés ; ils ne virent que les irrégularités de la pièce , l'inutilité & l'inconvenance du rôle de l'Infante , le rôle foible du Roi , le rôle encore plus foible de Don *Sanche* , les défauts du stile qui n'est pas toujours ni correct ni élégant. L'Académie Françoisse fut chargée de donner ses observations ; elle les donna , mais *elle eut beau censurer , le public revolté s'obstina à l'admirer.*

Les *Horaces* , Tragédie jouée en 1639 (\*) exciterent moins la bile des Censeurs que le *Cid* , & reçurent d'aussi grands applaudissemens. On menaça cependant l'Auteur d'une seconde critique , mais il repondit : *Horace fut condamné par les Duumvirs , & absous par le Peuple.* Cette pièce n'est pas régulière ; il y

(\*) Et non en 1641 , comme le porte l'édition de *Corneille* par M. de V.

a trois Tragédies absolument distinctes , la victoire d'*Horace* , son procès & la mort de *Camille* ; tout le cinquième Acte n'est qu'un plaidoyer hors d'œuvre ; mais il y a dans ce plaidoyer ainsi que dans le reste de l'ouvrage de beaux détails , des maximes profondes , nobles , justes. Les Scènes d'*Horace* , de *Curiace* & du vieil *Horace* sont d'une si grande beauté , qu'on reverra toujours ce Poème avec plaisir quand il se trouvera des Acteurs capables de le jouer.

*Cinna* , ou la *Clémence d'Auguste* , Tragédie jouée en 1639 , n'est point une pièce telle que les *Horaces* ; on voit bien ce même pinceau , mais l'ordonnance du tableau est très-supérieure. Il n'y a point de double action ; c'est toujours la même intrigue ; les trois unités sont aussi parfaitement observées qu'elles puissent l'être. La Scène première

du second Acte est un chef-d'œuvre d'éloquence , & il y a plusieurs morceaux dignes de cette Scène. On trouve presque partout de la noblesse , des sentimens vrais , de la force , de la véhémence , des grands traits sans cette emphase & cette enflure qui n'est qu'une grandeur fausse. Cette pièce est la plus belle de *Corneille* , suivant de très-bons Juges , quoique l'Auteur donna la préférence à *Rodogune*.

Quand on passe de *Cinna* à *Polyeucte* qui fut jouée en 1640 , on se trouve dans un monde tout différent ; mais les grands Poètes ainsi que les grands Peintres sçavent traiter tous les sujets. On prétend que *Corneille* ayant lû sa pièce à l'Hôtel de Rambouillet , elle y fut condamnée d'une voix unanime , & que sans un vieux Comédien nommé *Laroque* , qui lui persuada de la donner au Public , nous en serions

peut-être privés. Il est vrai que *Polyeucte* ne paroît guère propre au Théâtre , parce que ce personnage n'excite ni la pitié ni la crainte ; mais il y a de très-beaux traits dans son rôle , & il falloit un très-grand génie pour manier un sujet si difficile. Nous ne parlons pas de l'extrême beauté du rôle de *Sévère* , de la situation piquante de *Pauline* , de sa Scène admirable avec *Sévère* au quatrième Acte ; toutes ces beautés effacent les défauts de cette pièce & lui assurent un succès éternel.

*La mort de Pompée* , donnée l'année d'après a moins de régularité ; ce n'est point une véritable Tragédie , selon quelques critiques ; c'est un Recueil de morceaux excellens qui ne font point un tout ; c'est un ouvrage d'un genre unique que le génie de *Corneille* , animé de la grandeur Romaine , pouvoit

seul faire réussir. L'amour de César pour Cléopâtre est ridicule & traité ridiculement. Si l'on excepte les Scènes de *Chimene* dans le *Cid* & quelques morceaux de *Polyeucte*, cette passion ne fut jamais peinte par *Corneille* comme elle doit l'être. Le stile de cette pièce est fort élevé; l'Auteur plein de *Lucain* répandit la pompe de sa versification & la hardiesse de ses pensées dans sa pièce; mais cette pompe dans le Poète François & dans le Latin va quelquefois jusqu'à l'enflure.

*Corneille* avoit donné le modèle des bonnes Tragédies; il donna celui de la Comédie en publiant celle du *Menteur* en 1642. Ce n'est qu'une imitation de celle de *Lopes*, de *Vega*, Poète Espagnol, ou plutôt de *Juan d'Alcaron*; mais c'est probablement à cette imitation que nous devons *Moliere*. *Corneille* mit donc

le premier le bon comique sur le Théâtre ; & sa comédie quoique défectueuse eut long-temps une supériorité prodigieuse sur toutes les pièces de ses contemporains. La Scène troisième de l'Acte cinquième est pleine de force & de noblesse ; on y voit la même main qui peignit le vieil *Horace* & *Dom Diegue*.

La suite du *Menteur* représentée en 1643 & imitée aussi de l'Espagnol , ne réussit point d'abord , mais elle eut ensuite un succès heureux. L'intrigue de cette seconde pièce est beaucoup plus intéressante que celle de la première ; & en donnant de l'ame au caractère de *Philiste* , en tâchant d'amener un peu mieux les beaux sentimens & la plaisanterie , en mettant en œuvre la jalousie , enfin en retranchant quelques mauvaises pointes de *Cliton* , on feroit de cette pièce un chef-d'œuvre.



*Théodore vierge & martyre*, jouée en 1645, ne servit qu'à montrer que le génie le plus élevé, tombe quelquefois le plus bas; c'est toujours la même versification que dans ses mauvaises pièces tantôt forte, tantôt foible; toujours la même inégalité de stile; le même tour de phrase: la même maniere d'intriguer; mais l'action principale étant la prostitution de la Sainte, cette pièce ne put que revolter un Parterre délicat. Il y a des vers qui présentent les images les plus basses; on menace *Théodore* de la livrer à l'infamie, & elle répond, que si on la reduisoit à cette extrémité,

On la verroit offrir d'une ame résolue  
A l'Epoux sans macule une Epouse impollue.

M. de *Fontenelle*, à qui on recita ces vers, sans lui dire de qui ils étoient, s'écria: *quel est le Ronfard qui a pu écrire ainsi? c'est*, lui répondit-on,

répondit - on , *vo*tre cher oncle le *grand Corneille*. Cette pièce détestable pèche par l'indécence du sujet, par la conduite & sur-tout par la froideur. *Corneille* a presque toujours négligé les deux grands pivots du tragique , la terreur & la pitié ; il donne tout à l'intrigue & souvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéressante.

Le sujet de *Rodogune Princesse des Parthes* , Tragédie représentée en 1646 , est aussi grand & aussi terrible que celui de *Théodore* est bizarre & impraticable ; mais tous les faits ne sont pas ajustés au théâtre d'une manière vraisemblable. L'Auteur amène de grandes beautés par des préparations forcées & peu naturelles. Elles servent d'échaffaud pour le cinquième Acte , dont les grands traits , la situation unique & le terrible tableau demandent grace pour les fautes de la

pièce & l'obtiennent. Le grand art de *Corneille* est de tenir les esprits en suspens & d'arranger tellement les événemens qu'on ne peut deviner le dénouement de cette Tragédie admirable. *Corneille* la préféroit à toutes ses autres pièces, quoique le public fut pour *Cinna*.

Ce sublime génie se soutint dans *Héraclius*, tragédie jouée en 1647. Le fond en est noble, théâtral, attachant; elle est si chargée d'incidens qu'une première représentation est plutôt un travail qu'un amusement, mais en excitant la curiosité l'intrigue occupe l'esprit du spectateur, dont l'amour propre est très-flatté lorsqu'il l'a débrouillée. *Despreaux* l'appelloit un Logogriphe, mais il y a de très-beaux morceaux dans cette Enigme, & quoique la diction n'en soit ni assez pure, ni assez élégante, ni assez noble, on la lit toujours avec plaisir.

*Dom Sanche d'Arragon*, Comédie Héroïque jouée en 1650, ou 51, n'eut jamais un grand succès; la raison en est que trois Princesses amoureuses d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour & de fierté. C'est que ces Reines qui se passionnent pour un Aventurier ajouteroient la plus grande indécence à l'ennui, si on ne soupçonnoit que cet aventurier est un Prince. D'ailleurs l'amour de ces Princesses ne produit rien du tout dans la pièce, & leur stile est à la fois incorrect & recherché, obscur & foible, dur & traînant.

*Andromède*, Tragédie en machines représentée en 1650, est oubliée aujourd'hui; il y a pourtant quelques beautés, & on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie.

*Nicomède*, Tragédie jouée en 1657, est dans un goût différent;

il rentre plus dans le genre de *Dom Sanche d'Arragon*. Ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentimens généreux, mais ce n'est ni la terreur, ni la pitié de la vraie tragédie. Si l'intrigue eut été terrible telle que celle de *Rodogune*, le caractère de *Nicomède* eut paru un chef-d'œuvre.

*Pertharite*, Roi des Lombards tragédie jouée en 1653, ne le fut qu'une fois. Les sentimens parurent outrés ou foibles, & rarement nobles, & les vers ne sont presque qu'une prose comique rimée.

Le mauvais succès de la pièce précédente avoit dégoûté *Corneille* du théâtre, mais ne pouvant résister à l'impulsion de la Poésie & aux sollicitations de *Fouquet*, il donna son *Œdipe* en 1659. Cette tragédie réussit & lui attira de nouveaux bienfaits du Roi. Il l'a dédia par une Epitre en vers à *Fouquet*, com-

me il avoit dédié *Cinna* à *Montauron*, trésorier de l'Épargne, qui lui donna mille pistoles. On appella depuis les dédicaces lucratives des *Épîtres à la Montauron*. *Corneille* n'épargnoit pas les louanges dans ses *Épîtres* dédicatoires, & cet homme si grand dans ses tragédies paroïssoit alors bien petit. Les Poètes favorisés de la fortune, l'en ont blâmé, mais s'ils avoient été aussi peu riches que lui, peut-être auroient-ils avilli davantage les muses & les lettres. Quoiqu'il en soit le nom de *Fouquet* ne fera point passer à la postérité la tragédie d'*Œdipe*, où l'Auteur est plus occupé à disserter qu'à inspirer le pathétique qu'on attendoit d'une si affreuse situation.

On ne supporteroit pas plus aujourd'hui la tragédie de la *Toison d'or*, que *Corneille* donna en 1660 avec des machines. Il n'y a aucun trait brillant qu'on puisse remarquer

dans le stile & le goût de pointes & des jeux des mots s'y fait trop remarquer. L'intrigue ne vaut pas mieux que la diction, & le Prologue est aussi infipide que l'un & l'autre ; c'est une amplification de Collège.

Après tant de Tragedies peu dignes de *Corneille*, il donna en 1662 *Sertorius* dans laquelle on retrouve souvent l'auteur de *Cinna*. Il n'y a à la vérité ni passions violentes, ni descriptions pompeuses, ni recits pathétiques ; mais l'entrevûe de *Pompée* & de *Sertorius* est un des plus beaux morceaux de notre théâtre. S'il y a quelques défauts dans le stile, ces fautes légères n'ôtent rien à la noblesse des sentimens, à la politique, aux bienféances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, ainsi que la pièce, il faut en convenir ; elle

n'est que politique ; mais que cette politique est admirable , lorsque les caractères sont nouveaux , les personnages si grands , & que c'est *Corneille* qui les fait parler ! On prétend que le Vicomte de *Turenne* s'écria à la représentation de *Sertorius* : ou donc *Corneille* a-t-il pu apprendre l'art de la Guerre ? ce conte est ridicule , suivant M. de *Voltaire*, mais il se trouve par-tout , & nous n'avons pas dû l'oublier. Au reste , le dénouement de *Sertorius* est très-froid , & il n'a jamais remué l'ame des spectateurs.

La *Sophonisbe* , tragédie représentée en 1663 , n'est guère plus tragique & elle manque entièrement d'intérêt , quoiqu'elle soit assez fortement écrite.

*Othon* , joué en 1664 , tombe dans le même défaut que la précédente ; il n'y a rien d'attachant ni de tragique ; ce n'est qu'un arran-



gement de famille , on ne s'y interesse pour personne ; il y est beaucoup parlé d'amour , & cet amour même refroidit le Lecteur. *Corneille* refit , dit-on , trois fois le cinquième acte ; mais si la chose est vraie , elle prouve qu'il falloit le refaire une quatrième , ou plutôt qu'il étoit impossible de tirer un cinquième acte interessant d'un sujet tel qu'*Othon*. On y cherche en vain un stile pur , Noble , coulant & égal. Cette pièce réussit cependant , en faveur des beautés des premières Scènes & de quelques heureuses imitations de *Tacite*. *Corneille* tâcha de peindre la corruption de la Cour des Empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la Republique ; mais il s'en faut beaucoup que ses couleurs soient aussi fortes & aussi brillantes que dans ses premières pièces. Le Maréchal de *Grammont* dit à l'occasion de cette Tragédie ,

qui eût des suffrages illustres, que *Corneille* devroit être le *Breviaire des Rois* ; & *M. de Louvois*, qu'il faudroit un parterre composé de *Ministres d'Etat* pour la bien juger.

*Corneille* donnoit un ouvrage de Théâtre presque tous les ans depuis 1645, & ces ouvrages n'étoient pas parfaits. Le Public commençoit à se dégoûter ; la Tragédie d'*Agésilas* jouée en 1666, ne servit pas à le faire revenir de son dégoût ; elle est très-froide & aussi mal écrite que mal conduite. On y voit encore dans quelques endroits un reste de *Corneille*, mais en général on y sent beaucoup plus sa vieillesse. On prétend que la mesure des vers qu'il employa dans *Agésilas* nuit beaucoup au succès de cette Tragédie ; mais le public ne s'en seroit pas aperçu s'il n'avoit pas entièrement négligé l'intérêt & le stile.

Boileau frappé des chûtes de

*Corneille* fit cette Epigramme :

J'ai vû *L'Agezilas* ,  
 Hélas !  
 Mais après *L'Attila* ,  
 Hola !

Cette Tragédie *D'Attila* , fut jouée en 1667 & elle se ressent encore du déclin de son Auteur , qui baissoit à mesure que *Racine* s'élevait. Son stile raboteux , incorrect , dur , sec , rebutoit les esprits , & l'intrigue de la pièce ne les ramenoit pas. La comparaison qu'on faisoit de lui avec son Rival ne contribuoit pas peu à l'ennui qu'inspiroient ses pièces.

Le public fut bientôt à portée de faire cette comparaison d'une manière plus sensible. *Henriete* d'Angleterre , belle-sœur de Louis XIV , se ressouvenant des sentimens qu'elle avoit eu pour lui , & du goût vif de ce Prince pour elle , chargea le Marquis de *Dangeau* confi-

dent de ses amours avec le Roi , d'engager secretement *Corneille* & *Racine* à faire chacun une Tragédie des adieux de *Titus* & de *Bérénice*. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670 , sans qu'aucun des deux sçut qu'il avoit un Rival. Elle furent jouées en même temps sur la fin de la même année ; mais dans cette espece de duel entre deux grand Poètes , la victoire demeura au plus jeune.

En vain *Corneille* voulut imiter la mollesse du stile de son Emule , il s'en tira comme un homme robuste sans graces & sans souplesse , qui veut se donner les attitudes gracieuses d'un danseur agile & élégant. Sa pièce étoit contraire à son génie ; elle tomba & on ne peut plus la lire.

*Pulcherie* , Comédie Héroïque , représentée en 1674 , est encore l'ouvrage d'un Viellard ; nulle gran-

de intrigue, nul événement confidérale; pas un seul personnage auquel on s'intéresse. On y parle d'amour de manière à dégoûter de cette passion, tant le stile est barbare. *Corneille* vouloit mettre de la tendresse dans toutes ses pièces; mais depuis *Polyeucte* ce ne sont que des contrats de Mariage où l'on stipule pendant cinq actes les intérêts des parties, ou des raisonnemens alambiqués sur les devoirs des vrais Amans.

Il semble que *Corneille* voulut joutter contre *Racine*; car dans *Surena*, Tragédie jouée à la fin de 1674; tout roule sur l'amour; mais cette passion y est traitée comme dans ses plus mauvaises pièces; il est sans chaleur & sans vie.

Après *Surena*, *Corneille* renonça au Théâtre qu'il auroit dû abandonner plutôt, mais il eut la consolation de voir représenter ses anciennes

nes

nes pièces en 1676 à Versailles. Son feu Poétique se reveilla alors & il s'écria dans une Epitre au Roi :

Est-il vrai ; grand Monarque , & puis-je me vanter ,  
 Que tu prennes plaisir à me ressusciter ?  
 Qu'au bout de quarante ans , *Cinna* , *Pompeé* , *Horace* ,  
 Reviennent à la mode , & retrouvent leur place ?  
 Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux  
 N'ôte point leur vieux lustres à mes premiers travaux ?  
 Acheve , les derniers n'ont rien qui dégénere,  
 Rien qui les fasse croire Enfans d'un autre Pere.  
 Ce sont des malheureux étouffez au berceau ,  
 Qu'un seul de tes regards titeroit du tombeau,  
 On voit *Sertorius* , *Oedipe* & *Rodogune* ,  
 Rétablis par ton choix dans toute leur fortune ;  
 Et ce choix montreroit qu'*Othon* & *Surena* ,  
 Ne sont pas des cadets indignes de *Cinna*.  
*Sophonisbe* à son tour , *Attila* , *Pulcherie* ,  
 Reprendroient pour te plaire une seconde vie :  
*Agezilas* en foule auroit des spectateurs ,  
 Et *Bérénice* en fin trouveroit des Acteurs.  
 Le peuple , je l'avoue , à la Cour les dégradent :  
 Je foiblis , ou du moins ils se le persuadent.  
 Pour bien écrire encore j'ai trop longtems écrit ,  
 Et les rides du front passent jusqu'à l'Esprit.

Mais contre cet abus , que j'aurois de suffrages ,  
Si tu donnois le tien à mes derniers Ouvrages !

Pour entendre ce que dit *Corneille* sur sa *Bérénice* , il faut sçavoir qu'elle n'avoit été jouée que par des mauvais Comédiens , parce que sa Rivale avoit eu l'Art & le bonheur de lui enlever les bons.

Quoique les derniers ouvrages de *Corneille* n'ayent pas beaucoup de mérite , n'oublions jamais les excellens morceaux des ses premières productions. Les belles Scènes du *Cid* , les admirables tirades des *Horaces* , les beautés Nobles & sages de *Cinna* , le sublime de *Cornelie* , les Rolles de *Severe* & de *Pauline* , le cinquième acte de *Rodogune* , la conférence de *Sertorius* & de *Pompée* , tant de beautés produites dans un temps où la France étoit agréste , grossiere , ignorante , sans esprit & sans goût le feront toujours regar-

der comme le Pere du Théâtre. Dans les endroits où il excelle , il est sublime ; il rend l'Heroïsme dans tout son éclat ; il étonne , maîtrise & instruit , mais il écrit très inégalement, quoique son génie ne fut pas peut-être inégal. On le voit toujours dans ses meilleures pièces & dans ses plus mauvaises attaché à la solidité du raisonnement , à la force & a la profondeur des idées ; presque toujours plus occupé à penser & à retourner ses pensées qu'à toucher ; plein de ressources jusques dans les sujets les plus ingrats , mais de ressources souvent peu tragiques ; choisissant mal tous ses sujets depuis *Œdipe* ; inventant des intrigues , mais petites & incapables d'attacher. Il n'eût pas le pathétique des Grecs ; il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune* ; mais quelques défauts qu'on lui trouve , il faut convenir qu'on lui doit la Tragédie , la Comé-



die & l'Art de penser.

*Corneille*, débarassé du Théâtre, se prépara à la mort; la fièvre arriva en 1684. il étoit âgé de 78 ans & Doyen de l'Académie Française qui se l'étoit associé en 1647. Son extérieur n'avoit rien qui annonça son esprit, & cet homme qui faisoit si bien parler les Grecs & les Romains, parloit lui même assez mal. Une grande Princesse fut si peu frappée de sa conversation qu'elle dit après l'avoir entendu qu'il ne falloit l'écouter qu'au Théâtre. Sa prononciation qui n'étoit pas tout à fait nette ne contribuoit pas à répandre de l'agrément sur ses entretiens; il recitoit ses vers avec force mais sans grace.

Le Citoyen valoit autant en lui que le grand homme; bon pere, bon parent; bon ami, capable d'attachement & sensible à l'amitié. Son humeur qui paroissoit d'abord brusque & altie-

re étoit dans le fond douce , focia-  
 ble & accommodante. Il avoit toute  
 la modestie qu'on peut avoir avec  
 d'aussi grands talens ; il a fait lui mé-  
 me *L'examen* de ses pièces , & s'il  
 cherche quelque fois à se faire illu-  
 sion il avouë le plus souvent ses fau-  
 tes. Lorsqu'il alloit à l'Académie , il  
 laissoit ses Lauriers à la porte & n'é-  
 toit jamais le premier à prononcer.  
 Il fit toujours profession d'une pro-  
 bité austere , qui étoit soutenuë par  
 la Religion, son goût n'étoit pas aussi  
 sûr que son génie étoit sublime ; il  
 preferoit *Lucain* à *Virgile* & la  
*Bruyere* l'accuse de n'avoir jugé du  
 mérite de ses pièces , que par l'ar-  
 gent qu'il en recevoit , imputation  
 que ses *Examens* détruisent.

Sa fortune ne répondit pas à son  
 mérite ; il reçut bien des recompen-  
 ses passageres , mais non pas assez  
 pour l'enrichir ; d'ailleurs il étoit peu  
 propre aux affaires ; & il negligeoit

beaucoup les siennes. On a prétendu qu'il avoit sa place marquée au Théâtre ; & que dès-qu'il y parroissoit tout le monde se levoit & battoit des mains , mais ces honneurs singuliers s'accordent assés peu avec le mauvais accueil fait à ses dernieres pièces.

Outre ses tragédies , on a de lui. 1<sup>o</sup>. Un Recueil d'*Œuvres diverses* en prose & en vers. 2<sup>o</sup>. Une traduction de *l'Imitation de Jesus-Christ en vers*, in-12 , qu'il composa après la chute de *Pertharite* ; elle a eu beaucoup de débit & très peu de succès. Le livre de *Thomas à Kempis* , dont le principal mérite est la simplicité , la naïveté & l'onction n'est pas plus fait pour être mis en vers que l'Evangile 3<sup>o</sup>. La traduction des deux premiers livres de la *Thébaïde* de *Stace* : Ouvrage qu'on ne retrouve plus aujourd'hui.

La meilleure édition du *Théâtre*

*de Corneille* est celle que M. de *Voltaire* a donné en 1764 au profit de *Mad. Du Pui* sa petite Nièce en 12 Vol. in-8°. avec de très belles estampes. Cette édition est accompagnée d'un commentaire semé d'excellentes remarques sur la langue, sur le Stile de la Poésie, sur l'Art Dramatique. On y trouve des preceptes surs, des principes de goût, des choses vues profondément & finement. Cet ouvrage nous a beaucoup servi pour composer la vie de *Corneille*.

Comme l'illustre Editeur a mis à la suite des pièces de *Pierre Corneille* deux tragédies de son frere *Thomas*, (*Ariane* & le comte d'*Essex*) nous croyons de voir tracer les principaux traits de la vie de cet Ecrivain estimable. Il n'aquit à Rouen en 1645, & il fut célèbre dès sa jeunesse par son talent pour la Poésie Dramatique. Pendant qu'il étudioit



en Rhétorique chez les Jesuites , il composa une pièce de Théâtre en vers latins que son professeur substitua à celle , qu'il devoit faire représenter pour la distribution des prix. Son frere étoit alors à Paris , où il recueilloit les applaudissemens du public ; *Thomas Corneille* alla les partager. Son *Timocrate* enleva tous les suffrages , mais cette pièce est oubliée aujourd'hui & on ne joue plus qu'*Ariane* & le Comte d'*Essex* ;

La premiere fut faite en quarante jours & fut représentée en 1674. On ne doit pas s'étonner , suivant *M. de Voltaire* , de cette rapidité dans un homme qui a l'habitude des vers , & qui est plein de son sujet. On peut aller vite , quand on se permet des vers Profaiques , & qu'on sacrifie tous les personnages à un seul. Cette pièce est au rang de celles qu'on joue souvent , lorsqu'une Actrice veut se distinguer par un

Rolle capable de la faire valoir. La situation est très touchante. Une femme qui a tout fait pour *Thésée*, qui l'a tiré du plus grand peril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa Sœur, & abandonnée par son Amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité; mais dans cette pièce il n'y a qu'*Ariane*. Le reste de la Tragédie est foible. On y trouve cependant des morceaux très naturels & très touchans, & quelques uns même très bien écrits. On peut remarquer, dit l'Ecrivain déjà cité, qu'il y a moins de solécismes & moins d'obscurité que dans les dernières pièces de *Pierre Corneille*. Le cadet n'avoit pas la force & la profondeur du génie de l'Aîné, mais il parloit sa langue avec plus de pureté, quoi qu'avec plus de foiblesse. C'étoit d'ailleurs un homme d'un très grand

mérite, & d'une vaste littérature ; & si vous exceptez *Racine*, auquel personne ne doit être comparé. Il étoit le seul de son tems, qui fut digne d'être le premier au-dessous de son frere.

Le sujet du Comte d'*Effex*, tragédie représentée en 1678, est bien moins heureux que celui d'*Ariane*. La pièce est médiocre & par l'intrigue & par le stile ; mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux ; & on l'a joué long-tems sur le même Théâtre où l'on représentoit *Cinna* & *Andromaque*. Les Acteurs & sur-tout ceux de Province, aiment à faire le rôle du Comte d'*Effex*, à paroître avec une jaretiere brodée au-dessous du genou & un grand ruban bleu en bandouliere. Le Comte d'*Effex* donné pour un Héros du premier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. On

est touché ; on pleure quelquefois , & dans cet attendrissement , on n'examine pas si l'auteur a changé les faits & les caractères , comme l'a fait *Corneille* ; si le stile est toujours pur & élégant ; si les passions y parlent le langage qui leur est propre. C'est ce qui est arrivé au Comte d'*Essex* ; on a été entraîné par la situation , & on n'a fait attention ni aux discours qui ne sont pas toujours nobles , ni aux bienféances , qui y sont très-souvent blessées.

Il y a encore deux ou trois Comédies de *Thomas Corneille* qui sont restées au théâtre , mais elles sont à l'égard des ouvrages de *Molière* ce qu'*Ariane* & le Comte d'*Essex* sont à l'égard des pièces de *Racine*.

*Corneille* mourut à Andeli en 1709 , à 84 ans ; ses grands travaux l'avoient rendu aveugle. L'Académie



Françoise & celle des Inscriptions lui ouvrirent leurs sanctuaires. *Lamothé Houdar*, qui lui succéda dans la première place, en fait ce portrait. Il est flatteur, mais il est vrai.

« Sage modeste, attentif au mé-  
 » rite des autres, & charmé de  
 » leurs succès; ingénieux à excu-  
 » ser les défauts de ses concurrens,  
 » comme à relever leurs beautés;  
 » cherchant de bonne foi des con-  
 » seils sur ces propres ouvrages &  
 » sur les ouvrages des autres; don-  
 » nant lui-même des avis sinceres,  
 » sans crainte d'en donner de trop  
 » utiles; ne trouvant pas même à  
 » combattre en lui cette basse ja-  
 » lousie tant reprochée aux Au-  
 » teurs; voilà le modèle que j'ai  
 » à suivre. Croiroit-on que je peins  
 » un Poète, si vous n'aviez encore  
 » parmi vous de pareils exemples.»

Les

Les principaux ouvrages de *Thomas Corneille* sont 1<sup>o</sup>. son *Théâtre* en 5 vol. in-12 ; on y trouve 36 Tragédies ou Comédies. On leur a appliqué ce mot de *Despreaux* : *ah ! pauvre Thomas* , s'écrioit un jour ce Satyrique , *tes vers comparés avec ceux de ton frere aîné , font bien voir que tu n'est qu'un cadet de Normandie*. Mais cette Saillie manque de justesse à quelques égards. Il y a plusieurs pièces de *Thomas* qui sont fort au-dessus pour la constitution , pour la régularité & la versification même , des mauvaises Tragédies de *Pierre*.

On apprend au moins dans le cadet les regles du Théâtre , qu'il entendoit parfaitement , au lieu que celles de l'aîné sont en tout sens des modèles qui seroit aussi dangereux d'imiter qu'il est difficile de les lire. On dira en passant que ces deux il-

D

Iustres freres furent toujours intimement unis , quoique l'humeur de *Pierre* fut un peu difficile. Ils avoient épousé les deux sœurs ; ils eurent le même nombre d'enfans ; ce n'étoit qu'une même maison , qu'un même domestique. Après vingt-un ans de mariage , les deux freres n'avoient point encore songé au partage des biens de leurs femmes , & il ne fut fait qu'après la mort de *Pierre Corneille*.

II. La traduction en vers des *Métamorphoses* & de quelques *Epitres* d'*Ovide* ; dont le stile est clair & facile , mais foible & dans le genre médiocre.

III. Des remarques sur *Vaugelas* imprimés avec celles de cet Auteur , & très - propres à les rectifier ; elles respirent la justesse & le goût.

IV. Un *Dictionnaire des Arts* pour

servir de suite à celui de l'Académie Française, en 2 vol. in-fol. Quoique *Fontenelle* ait donné une Edition de cet ouvrage avec des augmentations considérables, on ne croit pas qu'il se réimprime jamais, parce que nous avons de meilleurs livres sur cette matière.

V. Un *Dictionnaire Universel, Géographique & Historique* en 3 vol. in-fol. ouvrage plein de fautes grossières & de bévues, composé sur les lectures qu'on lui faisoit, & aussi inexact pour l'ancien que pour le moderne. Les mêmes Articles s'y trouvent sous différens noms, & un changement dans l'orthographe suffit pour créer des nouvelles Villes & des nouvelles Rivieres. Enfin c'est un Edifice fait à la hâte, par un Archi-

40 VIE DE PIERRE CORNEILLE.

tecte qui bâtit à tatons , & qui  
puise ses matériaux dans des  
chaumieres abandonnées.





# ABRÉGÉ

DE LA VIE

DE RACINE.



RACINE (*Jean*) né à la Ferté-Milon en 1639, d'une Famille noble, fit ses premières études à Beauvais avec beaucoup d'éclat. Il les continua à Port-Royal des Champs, où *Marie des Moulins*, sa Grand-Mere, s'étoit retirée pour faire son salut. Cette maison étoit l'azile de la piété, du sçavoir & du génie. M. le Maître, un des illustres Solitaires qui la composent, se chargea de cultiver les

dispositions naissantes du jeune *Racine* , qui dans moins de trois ans eut une connoissance assez étendue des Belles-Lettres grecques, latines & françoises.

Sa mémoire étoit prodigieuse ; il apprenoit par cœur non-seulement quelques morceaux , mais des livres entiers , tels que les *Amours de Théagène & de Chariclée*, Roman Grec qu'il apprit mot pour mot , parce qu'il craignoit qu'on ne lui enlevât cet ouvrage. Son génie le portoit principalement à la Poésie & à la Poésie Dramatique. *Sophocle & Euripide* avoient tant de charmes pour lui , qu'il passoit les journées entières dans les bois de l'Abbaye à les méditer & à les placer dans sa mémoire.

La premiere Pièce qui le fit connoître fut son Ode intitulée la *Nymphe de la Seine* , qu'il composa à l'occasion du mariage du Roi. Cette

Ode qui annonçoit à la France un bon Poète , le fit connoître à la Cour. *Colbert* lui envoya une gratification de cent louis de la part du Roi qui lui donna peu de temps après une pension de 600. livres.

*Racine* fut obligé de quitter Paris vers ce temps-là pour se rendre à Uzès chez un de ses oncles , Chanoine regulier & Vicaire-Général , qui vouloit l'engager dans son Ordre , pour lui resigner un Prieuré qu'il possédoit. Le jeune Poète enivré des charmes des muses , & des plaisirs du monde , préféra une fortune médiocre dans la Capitale aux richesses , que le Cloître lui promettoit. Il revint à Paris pour entrer dans la carrière du Théâtre : la gloire du Cothurne excitoit son amour propre ; il fit jouer la *Thébaïde* ou les *Freres ennemis* en 1664 à l'âge de 24 ans. Ce coup d'essai d'un jeune homme , qui promet-



toit d'être un jour un grand Maître, fut bien reçu malgré ses défauts. *Moliere* auquel il avoit présenté une pièce intitulée *Théagene & Chari-clée* lui donna l'idée de la *Thébaïde*. Ces deux illustres Auteurs étoient alors amis; Ce fut *Moliere* qui l'engagea le premier à travailler pour le Théâtre, & il l'encouragea par un présent de cent louis. Il est triste pour l'honneur des lettres qu'ils ayent été brouillez depuis de si grands génies, dont l'un avoit été le bienfaiteur de l'autre, devoient être unis d'une amitié éternelle. On prétend que la première source de cette désunion vint de *Racine*, qui tâchoit d'enlever à *Moliere* ses plus grands Acteurs & ses meilleures Actrices.

Ce qu'il y a de singulier dans la *Thébaïde*, c'est que presque tous les Auteurs meurent à la fin de la pièce, & que l'amour qui est le

premier ressort des autres Tragédies de *Racine*, n'a que très-peu de part à celle-ci. Elle diffère encore de ses autres pièces par la profusion des antithèses, des pointes & des faux brillans ; mais on y trouve de très-belles tirades & de beaux vers ; le Monologue de *Jocaste* dans le troisiéme Acte ; l'entrevûe des deux Freres dans le quatriéme, & le recit du combat dans le dernier ne pouvoient sortir que de la tête d'un bon Poète. On a prétendu que *Racine* ayant fini sa Tragédie à la hâte, fit entrer presque en entier deux beaux recits de l'*Antigone* de *Rotrou*, & qu'il ne les ôta que lorsqu'il la fit imprimer, mais il est très-difficile de prouver ce plagiat, qui étoit d'ailleurs très-excusable dans un jeune homme, qui ne connoissoit pas encore toutes ses richesses.

*Racine* prit un vol plus élevé

dans *l'Alexandre* , & dans les Tragédies qui la suivirent , mais nous croyons devoir renvoyer l'examen de ces différentes pièces à la fin de cet Eloge historique. Le Théâtre en lui faisant des admirateurs , lui procura des censeurs & l'engagea dans des querelles. Le célèbre *Nicole* publia vers ce temps-là ses *Visionnaires* contre l'extravagant *des-Marets* de *St. Sorlin* ; il y traitoit les Romanciers & les Poètes Dramatiques *d'empoisonneurs publics*. *Racine* crut que ces traits tomboient sur lui , & il s'arma pour les parer. Une lettre pleine de sel & d'esprit fut le premier signal de cette guerre de plume. *Dubois* & *Barbier d'Aucour* lui répondirent d'une manière assez mortifiante. Le jeune Athlete leur opposa une seconde lettre , aussi ingénieuse que la première , mais *Boileau* lui ayant fait sentir, qu'il attaquoit les plus honnê-

tes gens du monde, ses bienfaiteurs & ses maîtres, il la supprima & retira les exemplaires de la première. Ce ne fut pas le seul service que *Boileau* lui rendit; ce célèbre Satirique se chargea d'être son *Aristarque*; il lui apprit à faire des vers difficilement. Ces deux grands hommes, liés par l'esprit & par le cœur, furent amis jusqu'au tombeau. Si quelques brusqueries dans la dispute alterèrent quelquefois leur amitié, ces nuages étoient bientôt dissipés.

*Louis XIV*, qui connoissoit leur mérite les combla l'un & l'autre de bienfaits, mais *Racine* plus doux, plus poli, plus flatteur que *Boileau*, jouit d'une faveur plus distinguée. On le regardoit comme le plus bel esprit de le Cour. *Henriette* d'Angleterre le choisit en 1670, pour mettre sur le Théâtre le sujet de *Bérénice*, & elle fit engager en même temps *Corneille* à travailler

sur le même sujet. *Boileau* sentit combien il étoit défectueux, mais *Racine* se tira heureusement de ce mauvais pas, & sa pièce plût beaucoup à la Cour quoiqu'elle se réduisit suivant *Chapelle* à ce Vaudeville. *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la Marie*. Sa faveur reçut une nouvelle force lorsque *Louis XIV* le chargea d'écrire son histoire conjointement avec *Boileau*. Quand les deux amis avoient fait quelque morceau intéressant, ils alloient le lire au Roi chez *Madame de Montespan*. Ce Monarque aimoit extraordinairement à entendre lire *Racine*; il lui trouvoit un talent singulier pour faire passer les beautés des Ouvrages qu'il lisoit dans l'Ame. de ses Auditeurs.

Ce fût vers ce temps-là que *Racine* renonça au Théâtre. La Tragédie de *Phédre*, un de ses chefs-d'œuvres, avoit essuié les critiques  
les

les plus violentes & les plus injustes. La Religion vint le consoler dans ses amertumes ; il resolut de ne plus faire de vers ; il voulût même se faire Chartreux ; mais son Directeur , le croyant plus nécessaire au monde qu'au Cloître lui conseilla de fixer par le mariage un cœur que les plaisirs variezz n'avoient pû fixer. Il épousa donc *Catherine de Romanet* , fille d'un Trésorier de France , dont le caractère doux & les mœurs sages firent la consolation de sa vie.

Le premier soin de *Racine* en changeant de vie , fût de se reconcilier avec les Solitaires de Port-Royal. Il fit d'abord la paix avec *Nicole* , & bientôt après avec *Arnauld* , & cette paix ne fut jamais violée. Les liaisons qu'il avoit avec ces grands hommes le firent soupçonner d'être Janseniste , & il fut obligé de se défendre sérieusement

de cette accusation ridicule. On l'appuyoit sur ces vers de *Phédre* :

Vous aimez ; on ne peut vaincre sa destinée ;  
Par un charme fatal vous futes enchainée.

N'est-ce pas là évidemment , disoient les Jésuites , un juste à qui la grace a manqué ? *Louis XIV* qui auroit du fermer ses oreilles à de telles absurdités se laissa prévenir par la piété de ceux qui les debitoient.

*Racine* avoit renoncé à la Poésie par la Religion ; & la Religion l'y ramena. Madame de *Maintenon* avoit fait de *St. Cyr* le séjour de la vertu & de l'esprit ; elle demanda à *Racine* une Tragedie chretienne , & le Poète fit *Esther*. Cette pièce fut représentée en presence de toute la Cour par les Demoiselles de *St. Cyr* , que l'Auteur avoit formées lui même à la déclamation ; Elle eût le succès le plus bril-

lant. *Racine* le dût moins au mérite de la pièce , qu'aux applications malignes qu'elle occasionna. *Esther* étoit , suivant les Courtisans , Madame de *Maintenon* & l'orgueilleuse *Vasti* Madame de *Mantespan*. Le Poète fit en même temps quatre Cantiques pour les Eleves de *St. Cyr* , que le Roi fit executer plusieurs fois devant lui. A ces paroles

Mon Dieu , quelle Guerre cruelle  
Je trouve deux hommes en moi !

Il se tourna vers Madame de *Maintenon* , en lui disant : Madame voilà deux hommes que je connois bien.

*Athalie* composée après *Esther* pour le même Théâtre , reussit beaucoup moins , quoique très supérieure a l'autre. *Racine* , dans le premier mouvement des regrets que lui causoit la froideur du pu-



blic , s'en plaignit à *Boileau* , qui lui soutint qu'*Athalie* étoit son chef-d'œuvre. *Je m'y connois* , lui disoit-il , & le public y reviendra ; il y revint en effet , mais vingt-ans après la mort de *Racine*. Les censures furent pour sa personne , & la gloire pour son ombre. Ce ne fut que sous la Regence du Duc d'*Orléans* , que cette admirable pièce reçût le tribut d'Eloges qu'elle méritoit. On la représenta à la Cour par l'ordre de ce prince , & tout ce qu'il y avoit de gens d'esprit & de goût s'accorda à lui donner le titre de chef-d'œuvre.

*Racine* , ayant renoncé totalement aux vers après *Athalie* , se bornoit à vivre en Chretien & en Citoyen. La misere du peuple , qui souffroit beaucoup dans les dernieres années de la guerre qui finit par la paix de *Risvick* , excita vivement sa pitié ; il presenta un

mémoire à ce sujet à Madame de *Maintenon* , qui ayant eu la foiblesse de nommer l'Auteur au Roi , n'eût pas assez de fermeté pour le défendre contre les injustes soupçons de ce Prince. *Louis XIV* , qui n'avoit reçu jusqualors que des louanges de *Racine* , & non des représentations , dit d'un ton chagrin à Madame de *Maintenon* : *parce qu'il sçait faire des vers croit-il tout sçavoir ! & parce qu'il est grand Poète veût-il être Ministre ?*

Cette réponse fut un coup de Poignard pour le trop sensible *Racine* ; il se livra aux réflexions les plus tristes. Sa mélancolie altera sa santé , & après des fièvres assez violentes il lui perça un abcès au foie qui lui donna la mort. Il termina saintement sa triste & Brillante carrière en 1699 , à 59 ans. *Louis XIV* , sensible à sa mort quoiqu'il en eût été en partie la cause ,

accorda à sa famille composée de sept enfans une pension de deux mille livres qui seroit partagée entre la veuve & les enfans jusqu'au dernier survivant.

Cet illustre Poëte annonçoit son esprit par sa physionomie ; elle étoit ingénieuse , agréable , ouverte , & *Louis XIV* le citoit comme un des premiers hommes de sa Cour en ce genre. La douce chaleur de sa conversation & sa politesse insinuante lui gagnoient tous les cœurs ; il étoit naturellement voluptueux , jaloux inquiet , railleur & malin , mais la Religion le corrigea d'une partie de ces défauts.

Les pièces Dramatiques de *Racine* sont. I. La *Thébaïde* , ou les *Freres ennemis* , dont nous avons déjà parlé , comme d'un ouvrage assez foible , mais où l'on entrevoit des lueurs de génie.

II. *Alexandre*, Pièce qui fût représentée vers la fin de 1665. On prétend que l'Auteur l'ayant donnée à la Troupe de *Moliere*, qui ne sçavoit guere jouer que le comique, elle tomba à la premiere représentation, mais elle se releva glorieusement de cette chute à l'Hôtel de Bourgogne, où elle fût jouée ensuite. On prétend encore que *Racine* l'ayant montrée à *Corneille* avant que la livrer au Théâtre, ce pere de la Scène Française, plus grand Poète que bon juge, loüa le talent du jeune Auteur pour les vers, en lui annonçant qu'il n'en avoit aucun pour la Tragédie. Le caractère d'*Alexandre* qui est entierement défiguré, celui de *Porus* qui semble l'eclipser, l'insipide amour qui domine dans toute la pièce, la versification semée de pointes & qui sort quelquefois de la simplicité.

tragique purent faire porter ce jugement à *Corneille* ; mais il auroit dû ne pas fermer les yeux à plusieurs morceaux très pathétiques , & qui prouvent que *Sophocle* , naissant avoit trouvé la véritable route du cœur.

III. *Andromaque* , donnée à l'Hôtel de Bourgogne en 1667 , se concilia tous les suffrages. Le Comédien *Motfleury* fit de si grands efforts , pour représenter les fureurs d'*Oreste* qu'il en mourut. La *Mariamne* de *Tristan* avoit aussi couté la vie à *Mondori*. L'espace immense , qui se trouve entre la *Thébaïde* & *Andromaque* frappa & affligea les ennemis de *Racine*. Tous les insectes du Parnasse aiguïserent leurs traits ; on joua contre lui en 1668 une Comédie en trois actes en prose intitulée *la Folle querelle* , qui à la honte du goût attira tout Paris. *Racine* attribua cette rapsodie

qui étoit d'un miserable barbouilleur , nommé *Subligni* , à l'excellent *Moliere* , & cette imputation acheva de mettre la mesintelligence entre ces deux grands hommes. Les injustes critiques d'*Andromaque* ont disparu , & la Tragédie reste comme une pièce pathétique , élégante & forte à quelques Scènes de coquéterie près , dont le vice même est déguisé par les charmes de la plus belle poésie & par l'usage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue Française. *Racine* dut la perfection de son stile à *Boileau* & à ses ennemis. Il n'y a dans cette pièce nul personnage Episodique , ainsi que dans *Alexandre* il n'avoit mis aucun confident ; & les quatre interêts des principaux personnages se réunissent à un seul interêt où pour mieux dire à une seule action.

#### IV. Les *Plaideurs* Comédie en

trois actes en vers , jouée en 1668 à l'Hôtel de Bourgogne , & assez mal recue du public , presque toujours injuste. *Moliere* , surpris que les spectateurs ne sentissent ni le sel de la raillerie , ni la finesse du ridicule qu'on y jette sur les suppôts de la chicane , eut la générosité de dire ouvertement , que *ceux qui s'en mocquoient méritoient qu'on se mocqua d'eux*. La Cour en jugea de même ; *Louis XIV* y rit beaucoup , & la pièce eût ensuite le plus grand succès. C'est la seule pièce comique de *Racine* , dont le génie se plioit à tous les genres. Elle est imitée des guêpes d'*Aristophane* , mais que la copie est au-dessus de l'original ! Un procès que l'Auteur avoit eû à l'âge de 22 ans pour le Prieuré regulier d'*Epinai* , qui lui fût enlevé par un concurrent , fût la première origine de cette pièce à laquelle eurent part , dit-on ,

*Despreaux & le Medecin Mauvilain,*  
ami de *Moliere*.

V. *Britannicus*, Tragédie jouée en 1669, & qui tomba à la huitième représentation, parce qu'elle avoit paru un peu froide. Ce défaut se faisoit sentir sur-tout dans le cinquième acte, que l'Auteur refit ensuite. *Neron* qui se cache derriere une tapisserie pour écouter, parût aux yeux des spectateurs un petit maître François & non un Empereur Romain. On trouvoit que deux Amans dont l'un est aux genoux de l'autre, & qui sont surpris dans cette posture, formoient un coup de Théâtre plus digne de l'Opéra comique que de la Tragédie. Les interêts d'*Agripine*, qui veut seulement avoir le premier crédit, sembloient plus propres à des petites intrigues de cour qu'à une Tragédie. *Narcisse* n'étoit qu'un scelerat odieux. *Britannicus & Junie*



étoient regardés comme des personnages foibles. Mais lorsque les connoisseurs eurent fait revenir le public , on admira cette pièce qu'on avoit dédaignée. La cour de *Néron* y parût peinte avec toute l'énergie de *Tacite* exprimée dans des vers dignes de *Virgile*. On comprit que *Britannicus* & *Junie* ne devoient pas avoir un autre caractère ; ces deux personnages interessèrent par leur âge , par leur douceur , par leur infortune passée & leur perils présens. On démêla dans *Agripine* des beautés vraies , solides , qui ne sont ni gigantesques , ni hors de la nature. Le développement du caractère de *Neron* , qui passe de la vertu au crime , & du crime au dernier des forfaits , fût regardé comme le chef-d'œuvre de l'Art. Enfin on convint que le rôle de *Burrhus* , homme austere au milieu d'une Cour corrompue , étoit admirable

mirable d'un bout à l'autre , & qu'il n'y a rien de pareil dans toute l'antiquité. Ces beaux vers.

*Il excelle de conduire un char dans la carriere , &c.*

Eurent l'avantage de corriger *Louis XIV* ; & depuis la représentation de *Britannicus* ce Monarque , qui avoit quelquefois dansé dans les Ballets ; renonça à cet exercice.

VI. *Bérénice* , Tragédie jouée en 1671 , eût trente représentations de suite & toutes les fois qu'il s'est trouvé un Acteur & une Actrice , capables d'intéresser dans les rôles de *Titus* & de *Bérénice* , cet ouvrage , qui n'est peut-être pas une Tragédie , a excité les applaudissemens les plus vrais , c'est-à-dire les larmes. Toute la pièce est fondée sur ces quatre mots *Titus Berenicem dimisit invitam* ; mais l'Auteur tire les choses les plus touchantes d'une situation qui est tou-

jours la même ; il trouve de quoi attendre , quand on croiroit qu'il n'a rien à dire. Il voit dans l'incident le plus simple le developpement du cœur humain. Dans le dernier acte , qui n'est que le résumé des quatre précédens , tout paroît neuf par les beautés de detail & par le charme inexprimable ; qui regne presque toujours dans la diction. Il passe sans efforts de l'Imitation de *Tacite* à celle de *Tibulle* & il résulte de cette imitation un plaisir enchanteur. On prétend qu'un Seigneur ayant demandé au grand Condé son sentiment sur cette Tragédie , il repondit par ces deux vers pris de la pièce même :

*Depuis deux ans entiers , chaque jour je la  
vois ,  
Et crois toujours la voir pour la première fois.*

VII. *Bajazet* , Tragédie représentée en 1672. est digne de la précédente. C'étoit une nouveauté

au Théâtre que de voir mettre sur la Scène une Histoire si recente ; car *Bajazet* étoit Oncle de l'Empereur des Turcs regnant alors , & d'*Achmet* son successeur , qui ne mourût qu'en 1695. Le sujet est la conspiration du Visir qui entreprit de mettre sur le Trône *Bajazet* à la place d'*Amurat* son frere. Le caractère de ce Visir est , suivant les connoisseurs , le dernier effort de l'esprit humain , & la beauté de la diction le releve encore ; pas un seul vers ou dur ou foible ; pas un mot qui ne soit le mot propre ; jamais de sublime hors d'œuvre , qui cesse d'être sublime ; jamais des dissertations étrangères au sujet ; toutes les convenances parfaitement observées ; enfin ce rôle est d'autant plus admirable , qu'il se trouve dans la seule Tragédie où l'on pouvoit l'introduire , & qu'il auroit été déplacé par-tout

ailleurs. Le caractère d'*Atalide* ne mérite pas moins d'éloges ; la délicatesse de ses sentimens , les combats de son cœur, ses craintes ses douleurs développent mieux les replis de l'Âme que tous nos Romains. L'exposition de la première Scène est un modèle inimitable ; l'intérêt va toujours en croissant , & la curiosité du spectateur est agréablement suspendue jusqu'à la fin de la pièce.

VIII. *Mithridate* , Tragédie jouée en 1673 , est une preuve que *Racine* auroit pu lutter contre *Corneille* dans la politique. Le rôle de *Mithridate* amoureux est à la vérité un peu ridicule ; un vieillard jaloux de ses deux enfans , est un vrai personnage de Comédie , & la manière dont il arrache son secret à *Monime* est petite & ignoble : mais que ce fond est enrichi & annobli par les reproches que *Mithridate* se fait de sa foiblesse ! que son rôle

est beau & théâtral ! Occupé de sa haine pour Rome ; grand dans l'adversité , plein de courage au milieu de ses malheurs , violent , emporté , jaloux , cruel , son caractère est un mélange de vertus & de vices infiniment propre au Théâtre. Nous ne parlons point du stile : il est à la fois sublime & touchant.

IX. *Iphigénie* , jouée en 1674 ; est de toutes les pièces de *Racine* celle qui a le plus fait verser des pleurs. M. de *Voltaire* la regarde comme le chef-d'œuvre de la Scène Française. *Eschile* , *Sophocle* & *Euripide* traitèrent ce sujet , mais suivant *Despreaux* dans son *Epitre à Racine*

Jamais *Iphigénie* en *Aulide* immolée ,  
Ne couta tant de pleurs à la Grèce assemblée  
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé  
En a fait sous ton nom verser la Champnelé.

Veut - on de la grandeur ? on la trouve dans *Achille* , mais telle qu'il

la faut au Théâtre , nécessaire , passionnée , sans enflure , sans déclamation. Veut-on de la vraie politique ? tout le rôle d'*Ulysse* en est plein , & c'est une politique parfaite , uniquement fondée sur l'amour du bien public. Elle est adroite ; elle est noble ; elle ne disserte point ; elle augmente la terreur. *Clitemnestre* est le modèle du grand pathétique ; *Iphigénie* celui de la simplicité , noble & intéressante.

La pièce est bien conduite dans toutes ses parties ; les événemens enchaînez avec art ; les Episodes étroitement liés à l'action ; le dénouement bien amené. Cette Tragédie est une de celles que le fameux *Riccoboni* conserve pour le Théâtre réformé , dont il a imaginé le projet , parce que l'amour d'*Achille* , qui a tous les caractères de l'amour conjugal , est moins une foiblesse qu'un devoir. Le *Clerc* &

*Coras*, ridiculement jaloux de *Racine*, donnerent environ six mois après une représentation de son *Iphigénie*, une autre pièce sous ce nom, qui n'est connue que par cette Epigramme :

Entre le *Clerc* & son ami *Coras*,  
 Deux grands Auteurs, rimans de compagnie,  
 N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats  
 Sur le propos de leur *Iphigénie*.  
*Coras* lui dit, la pièce est de mon crû :  
 Le *Clerc* répond, elle est mienne & non vôtre.  
 Mais aussi-tôt que la pièce a paru,  
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

X. *Phédre* jouée en 1677, le chef-d'œuvre de l'esprit humain & le modèle éternel, mais inimitable de quiconque voudra écrire en vers, ne fut pas applaudie d'abord comme elle auroit dû l'être. La *Phédre* de *Pradon*, pièce pitoyable, mais étayée par une nombreuse cabale, sembla faire chanceler celle de *Racine*, qui se repentît en secret d'avoir été quelque-temps aux prises avec un



tel Adverfaire. Le public ne fut pas long-temps la dupe de ce complot, mais on n'oublia rien pour l'entretenir dans son erreur. Madame *Des-Houlières*, amie particulière de *Pradon*, fit ce Sonnet contre la *Phèdre* de *Racine*

Dans un fauteuil doré, *Phèdre* tremblante & blême,

Dit des vers où d'abord personne n'entend rien;

Sa Nourrice lui fait un sermon fort chrétien,

Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

Hypolite la hait presque autant qu'elle l'aime,

Rien ne change son cœur, ni son chaste Maintien,

La Nourrice l'accuse, elle s'en punit bien,

*Thésée* a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse aricie, au cuir rouge, aux crins blonds,

N'est-là que pour montrer deux énormes tetons,

Que malgré sa froideur, Hypolite idolâtre.

Il meurt enfin traîné par ses Coursiers ingrats,

Et *Phèdre*, après avoir pris de la mort aux rats,

Vient en se confessant mourir sur le Théâtre.

*Racine* & *Despréaux* attribuerent ce Sonnet au Duc de *Nevers* & le parodierent contre lui, mais après la première chaleur de cette querelle,

on ne parla ni des *Satyres* de *Me. Des-Houlières* ni des sotises Dramatiques de *Pradon*. Le vaincu sembla se consoler de la victoire de son compétiteur ; en disant que sa pièce ne lui avoit coûté que trois mois & que celle de son rival étoit le fruit de deux ans de soins ; mais qu'importe au Public le plus ou le moins du travail de l'auteur, pourvu que l'ouvrage soit bon ? Celui de *Racine* est admirable , & il la donnoit pour la meilleure de ses pièces. *Phédre* est le personnage le plus tragique qu'il y ait sur aucun Théâtre ; elle aime , mais son amour est combattu par les remords ; elle se fait plus de reproches que le mari le plus austère ne pourroit lui en faire ; la seule pensée du crime lui fait autant d'horreur que le crime ; enfin le grand *Arnauld* ne trouva à reprendre dans cette pièce que l'amour d'*Hyppolite*. *Racine* ne s'étoit

point dissimulé cette faute , mais il fut entraîné par le mauvais goût de son siècle : *qu'auroient pensé les petits Maîtres* , disoit-il , *d'une Hypolite ennemi de toutes les femmes ?* Quant à la versification , elle est aussi belle que la pièce. Le quatrième livre de l'*Eneïde* de Virgile n'a pas plus d'élégance. Racine dans la force de son âge , ( il avoit 38 ans ) né avec un cœur tendre , un esprit flexible , une oreille harmonieuse donnoit à la Langue françoise un charme , qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors. Ses vers entroient dans la mémoire des spectateurs , comme un jour doux dans des yeux délicats ; jamais les nuances des passions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel & plus vrai ; jamais on ne fit de vers plus coulans & en même-temps plus exacts.

XI. *Esther* , Tragédie représentée par les Demoiselles de St. Cyr

pendant le Carnaval de 1689 ; elle étoit alors en cinq Actes , avec des chœurs & des chants liés à l'action principale. Les Comédiens la réduisirent ensuite en trois Actes , supprimerent tout le chant , & ne conserverent que bien peu de chœurs. C'est dans cet état qu'ils la donnerent au public en 1721 , mais elle ne fit que très peu d'effet. Le stile est pur & élégant ; il est même quelquefois touchant & sublime : pourquoi donc le Théâtre fut-il desert après la huitième représentation ? c'est que le sujet n'est point Théâtral , c'est qu'un changement de resolution de la part d'*Assuerus* n'est point une action , c'est que cet *Assuerus* n'intéresse pas ; c'est que le stile ne suffit pas sur la Scène , il faut des situations.

XII. *Athalie* , Tragédie jouée par les Demoiselles de St. Cyr en 1691. avec les ornemens & les Chœurs

qui furent mis en musique par *Moreau* Auteur de ceux d'*Esther*. Cette pièce fut depuis jouée à Versailles en 1702, & Madame la Duchesse de *Bourgogne* y joua le Rolle de *Josabeth*, mais elle ne parut sur le Théâtre François qu'en 1716. Ce qui manque à *Esther*, se trouve dans *Athalie*; le fonds est noble, intéressant, théâtral; point d'amour, point d'Episodes, point de confidans; & l'Auteur dénué de tous ces secours interesse autant que s'il les avoit eus. Il y a quelques longueurs; le Rolle de *Josabeth* est foible; mais quel Art n'a-t-il pas fallu pour attacher le spectateur jusqu'au bout dans une pièce traitée avec toute la simplicité grecque? quelle force, quelle pompe, quelle élégance dans la versification! quel beau contraste entre le Guerrier *Abner* & le Prêtre *Mathan*. Plusieurs gens de goût, touchez de tant de beautés

beautés , ont mis *Athalie* à la tête de tous les Poèmes dramatiques, & son Auteur leur paroît le plus parfait de tous nos Poètes. Si on peut condamner en lui quelque chose, c'est de n'avoir pas toujours mis dans l'amour toutes les fureurs tragiques dont elle est susceptible; de s'être quelquefois borné à la galanterie d'un courtisan François, & contenté d'une froide élégance; de n'avoir que touché le cœur quand il pouvoit le déchirer; d'avoir été foible dans presque tous ses derniers Actes; mais tel qu'il est on le met au dessus des Grecs, des Romains & peut-être des François; car nous ne dissimulerons point que plusieurs écrivains le préfèrent à *Corneille*. Ce poète, il est vrai, est venu le premier; il a tracé le chemin, mais son Rival n'a pas trouvé la route parfaitement applanie. Avoit-on l'idée de ce stile doux, harmonieux, toujours élégant

avant *Andromaque* ? & si l'Art n'existoit pas avant *Corneille* , c'est à *Racine* à qui nous en devons la perfection. (\*) Le génie de l'un pouvoit être supérieur ; il trouva plus d'obstacles à surmonter , mais les ouvrages de l'autre sont plus parfaits.

On a encore de *Racine* quelques ouvrages détachés qui ne sont pas sans mérite. 1<sup>o</sup>. Une *Idille* qu'il fit pour une Fête , que le Marquis de *Segnelai* devoit donner à Sceaux ; elle est pleine d'Images & de sentimens. 2<sup>o</sup>. Quelques *Epigrammes* très bien tournées , & dignes de *Marot* ; l'Auteur en avoit fait un grand nombre , qu'on brûla à sa mort ainsi que plusieurs *Chansons*. Il avoit beaucoup de génie pour le genre satirique , & peut-être plus que *Boileau*. On en peut juger par ces

(\*) Voyez ci dessous les Paralleles de *Corneille* & de *Racine*.

couplets contre Fontenelle après  
la représentation de sa Tragédie  
d'*Aspar*.

## I

Adieu , ville peu courtoise ,  
Ou je crûs être Adoré.  
Aspar est désespéré ;  
Le Poulailier de Pontoise  
Me doit ramener demain  
Voir ma famille Bourgeoise ;  
Me doit ramener demain ,  
Un bâton blanc à la main.

## F I.

Mon aventure est étrange :  
On m'adoroit à Rouen.  
Dans le *Mercur*e Galant  
J'avois plus d'Esprit qu'un Ange.  
Cependant je pars demain  
Sans Argent & sans Louange ;  
Cependant je pars demain  
Un bâton blanc à la main.

*Racine* fit aussi contre cette pièce  
une Epigramme qui est trop connue  
pour être placée ici. 3°. Une *Histoire*  
*de Port Royal* , dont on a publié  
la première partie ; elle est écrite  
avec beaucoup d'élégance & elle  
fait desirer la seconde , qui n'a



point encore vû le jour. *Racine* étoit fort attaché à cette illustre maison & il fut un des Poètes, qui repandirent des fleurs & des larmes sur le Tombeau du grand *Arnauld*.





# ABRÉGÉ

## DE LA VIE

### DE CREBILLON.



REBILLON (*Prosper Jolyot de*) nâquit à Dijon en 1674, de *Melchior Jolyot*, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de cette Ville. Sa Famille étoit noble depuis *Philippe le Bon*, Duc de Bourgogne, qui recompensa par des Lettres de Noblesse deux freres *Jolyot*, qui avoient porté les armes avec distinction. Après avoir fait ses Humanités au Collége *Mazarin*, il fit son droit & fut reçu Avocat au Par-

lement ; mais sans montrer aucun goût pour la Jurisprudence. Son Pere voulant lui faire tomber sa Charge l'envoya à Paris chez un Procureur pour s'y former à la pratique du Barreau. La nature ne l'avoit pas fait naître pour la chicane , & il ne put pas même en apprendre les termes. Livré aux passions de la jeunesse , passions que l'ardeur de son génie rendoient plus impétueuses , il ne voyoit *Prieur* ( c'est le nom de son Procureur ) que le moins qu'il pouvoit. Un jour qu'il comptoit aller à un bal , & qu'il s'étoit fort paré , une pluie affreuse le retint à la maison. *Prieur* qui étoit homme d'esprit profita de cette occasion , non pour lui faire des remontrances inutiles sur sa vie dissipée , mais pour sonder son génie. Comme il sçavoit que son pensionnaire fréquentoit beaucoup les Spectacles , il tourna la

conversation sur nos Poètes dramatiques. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour deviner que la dissipation extérieure du jeune *Crebillon* cachoit un grand homme ; il lui proposa d'entrer dans la carrière du Théâtre. Après quelques résistances, le jeune Poète choisit pour son coup d'essai la mort des enfans de *Brutus*. Les Comédiens la refuserent, & *Crebillon* désespéré renonça pour toujours aux Muses & à la Scène tragique. *Prieur* l'y ramena peu à peu : il entreprit une autre Tragédie & cette pièce fut *Idoménée* représentée la première fois en 1705. Le succès de cette pièce le rendant moins timide, il donna *Atrée* en 1707. *Prieur* attaqué d'une maladie mortelle, se fit porter à la première représentation ; & le jeune Auteur étant allé le voir dans sa loge à la fin du Spectacle, il lui dit en l'em-

brassant : je meurs content ; je vous ai fait Poète , & je laisse un homme à la Nation.

Cependant le pere de *Crebillon* , mécontent de ce que son fils s'étoit consacré à la Poésie & non à la Jurisprudence , & de ce qu'il avoit épousé la fille d'un Apoticaire sans le consulter , le deshériça en 1706. Mais l'année d'après 1707 , année de sa mort , il revoqua l'exhérédation. *Crebillon* retabli dans son droit d'hérédité ne se trouva pas plus riche ; tout le bien que laissoit son pere fut ou vendu ou mis en décret , soit par sa négligence , soit par son défaut d'intelligence dans les affaires.

Un nouveau malheur vint affliger sa vie ; il perdit sa femme , qui étoit pour lui une Amante , & une amie , & qui à une grande beauté joignoit des qualités estimables.

L'Académie Française ayant perdu M. de la *Faye* le remplaça par M. de *Crebillon*, qui fit son remerciement en vers, quoique ce fut une chose inusitée. Cette nouveauté plut & parce qu'elle étoit nouveauté, & parce que la pièce, qui fut prononcée à cette occasion avoit du mérite. Quelque-temps après, M. le Comte de *Clermont*, Prince ami de l'Humanité & des Arts, lui donna un logement au petit Luxembourg, & il ne cessa depuis de lui prouver sa bienveillance par ses bienfaits. En 1735 on lui confia l'emploi de Censeur de la Police, qu'il exerça d'une manière qui satisfit le Ministre de la Police, les Littérateurs & le Public.

Sa fortune devint meilleure, & sur-tout lorsque la Marquise de *Pompadour*, une des plus généreuses Protectrices du génie l'eut honoré de ses regards. Elle l'enga-

gea de faire jouer *Catilina* auquel il travailloit depuis vingt ans ; & elle obtint du Roi une pension de cent pistoles sur sa cassette & une place à sa Bibliothèque.

La vieillesse de *Crebillon* fut donc plus heureuse que ses premières années ; il poussa sa carrière fort loin , & il auroit peut être pû la prolonger davantage , s'il avoit voulu observer quelque régime. Un éréfipelle aux jambes qui fluoit sans cesse ayant tari vers la fin de 1761 , il traîna encore pendant six mois ; enfin après quelques rechûtes il fut enlevé au Théâtre & à sa Patrie le 17e. Juin 1762 , à 88 ans & demi.

On ne peut s'empêcher d'entrer dans quelques détails sur cet homme célèbre ; son nom nous les fera pardonner. Il étoit grand , bien fait, avoit l'air fort noble & un très-beau caractère de tête , des grands yeux bleus & pleins de feu annonçoient,

que ce n'étoit point un homme ordinaire. Ses sourcils, quoique blonds, étoient fort marqués & il les fronçoit souvent, de maniere à faire penser qu'il avoit fait *Atrée* & qu'il avoit dû le faire. Le fonds de son air étoit le sérieux & la mélancolie, mais il étoit fort gai avec ses amis particuliers. Quoique né fort impatient & un peu colere, il étoit fort doux, & très-aisé à vivre peut-être même trop dans ses dernières années.

Sans être né sauvage, il aimoit la solitude, & des goûts assez bizarres la lui rendoient encore plus chere. Entourée d'une trentaine de chiens & d'un pareil nombre de chats, fumant presque sans cesse, on l'auroit pris facilement pour un homme singulier. Son ton dans le monde étoit très éloigné du ton de ses ouvrages; il n'y portoit presque que de la bonhomie. C'est en



partie ce qui donna lieu à la Fable ridicule du Chartreux qui , suivant les malins , composoit les ouvrages , dont il étoit le préte nom.

Jamais la satire ne fut plus coupable qu'en l'attaquant ; car indépendamment de son mérite supérieur , il n'avoit jamais écrit contre personne. Un jeune homme lui ayant montré une critique peu mesurée de quelques écrivains estimables ; il la lui rendit avec indignation en lui disant : *Jugez à quel point la satire est méprisable , puisque vous y réussissez en quelque façon à votre âge.* La jalousie n'entra jamais dans son cœur ; il ne cabala pas plus contre les autres que pour lui même. M. de Voltaire ayant été obligé de lui présenter son *Oreste* , pour l'approuver comme censeur de la Police , commença par s'excuser , de ce qu'il avoit traité le même sujet M. de Crebillon lui dit poliment, *Monsieur ,*  
*j'ai*

*j'ai été content du succès de mon Electre ; je souhaite que le frere vous fasse autant d'honneur , que la sœur me n'a fait.* Son fils lui ayant demandé le jour de la premiere représentation de *Catilina*, des billets de parterre pour quelques uns de ses amis , il les lui refusa : *Je ne veux pas*, lui repondit-il, *qu'il y ait personne dans le parterre , qui se croye dans l'obligation de m'applaudir.* On l'affura que ses billets ne lui obtiendroient pas grace , s'il n'en meritoit pas, & il en donna sans hésiter.

Lorsqu'il travailloit il s'agitoit ordinairement beaucoup & se promenoit avec vivacité dans toutes les pièces de son appartement, mais il n'est point vrai qu'il fermé ses fenêtrés, & qu'il alluma des Bougies en plein jour. Comme il se rendoit quelquefois au Jardin du Roi pour travailler ; un Jardinier surpris des cris qu'il lui entendoit pousser,

H

& des mouvemens qu'il lui voyoit faire , alla le denoncer à M. du *Verney* , Professeur au Jardin Royal , comme un insensé , où comme un homme qui avoit fait un mauvais coup. Qu'elle fut la surprise du Professeur , lorsqu'il reconnut dans ce prétendu fou l'Auteur d'*Atrée* ! On raconte un trait à peu près semblable sur *Racine*.

Ses ouvrages méritent une attention particuliere ; mais ils ne sont pas en aussi grand nombre , qu'on pourroit se l'imaginer d'un homme qui est mort presque nonagenaire. Il commença tard ; il étoit né paresseux ; il vecut dans la dissipation depuis *Rhadamiste* ; & il n'avoit de passion que pour les plaifirs. Il n'écrivoit même jamais ses pièces , que quand il falloit les donner au Théâtre. Sa mémoire étoit excellente , & lorsque on avoit fait une juste censure de quelque morceau de ses ouvra-

ges, l'endroit qu'il suprimoit, s'effaçoit totalement de sa tête & il n'y restoit plus que la correction.

Cet illustre poète étoit bon Citoyen & bon sujet; il reveroit le Roi comme son maître, & il l'aimoit comme son bienfaiteur. Ayant harangué ce Monarque au nom de l'Académie en 1744 & en 1745, il le fit avec une noble fermeté qui surprit quelques uns de ses amis. *Eh! pourquoi*, leur repondit-il *aurois-je été intimidé par la présence d'un Prince, qui ne peut faire trembler ses sujets que de la crainte de le perdre.*

Les Tragédies de ce grand maître sont. 1<sup>o</sup>. *Idomenée*, la plus médiocre de ses pièces, & dont l'intrigue approche trop de celle d'*Iphigénie en Aulide*. Cette Tragédie a des beautés & des traits de grandeur, mais elle n'annonçoit point tout le sublime du génie de l'Auteur. Le stile est négligé & souvent

barbare ; il fourmille de fautes contre la langue.

II. *Atrée & Thieste*. Ce sujet traité par *Senèque* ne fut pas adouci par *Crébillon* ; le rôle d'*Atrée* est un des plus tragiques qu'il y ait sur notre Théâtre. Le terrible, le Pathétique y regnent à un si haut point, qu'il fut décidé dès-lors, qu'il avoit un genre à lui : genre presque inconnu à *Corneille* & à *Racine*. La manière de cette pièce est grande ; elle est fortement écrite ; la reconnaissance d'*Atrée* & de *Thieste* est frappante ; la terreur est à son comble au cinquième Acte. On se plaint même que l'Auteur avoit offert un Spectacle trop effrayant. Les petits maîtres, accoutumés aux Tragédies languoureuses, ne purent soutenir d'abord la Scène de la coupe, mais tous les gens de goût convinrent que c'étoit là la véritable Tragédie. Le songe de *Thieste* fut gé-

néralement admiré ; & on le mit pour la force & pour la chaleur au-dessus de celui d'*Atalie*.

III *Electre*, jouée en 1708, ne fut interrompue qu'après la quatorzième représentation, à cause du grand froid qui obligea de fermer le Théâtre. Malgré les applaudissemens qu'on prodigua à cette pièce, l'on blâma généralement l'Auteur d'avoir mis de l'amour dans ce sujet terrible & il avoit déjà fait cette faute dans *Atrée*. L'amour d'*Electre* est encore plus froid, quoique son rôle soit en général fort beau. Les rôles de *Palamède* & d'*Oreste*, la Scène éloquente entre ces deux personnages sont encore des beautés frappantes, mais elles sont ternies par des complications Romanesques, par des longueurs, par des descriptions trop fréquentes par un stile épique. On peut appliquer à la diction de cette pièce ce qu'on trouve

dans *Candide* sur le stile d'un de nos Poètes tragiques , qui est certainement M. de *Crebillon* : des propos interrompus , de longues apostrophes aux Dieux , parce qu'on ne sçait point parler aux hommes , des maximes fausses , des lieux communs empoulés. Ce sont sans doute ces taches , qui avoient si fort indisposé contre lui le Poète *Rousseau* (\*). On sçait qu'il ne ménagea point l'Auteur d'*Atrée* dans ses Epigrammes & dans ses Epitres.

On est obligé d'avouer que *Despreaux* pensoit comme *Rousseau* & comme M. de *Voltaire* sur le stile de *Crebillon*. Un de ses amis s'étant avisé de lui lire *Rhadamiste* , lorsqu'il étoit dans son lit , n'attendant plus que l'heure de la mort , il l'interrompit après les trois premières Scènes en lui disant: *Eh! mon ami , ne mourrai-je pas assez promptement ! les Pradons dont nous nous sommes moc-*

(\*) Voyez la fin du paragraphe suivant.

qués dans notre jeunesse , étoient des Soleils auprès de ceux-ci.

IV. *Rhadamiste & Zénobie* , jouée au commencement de 1611 , est une des Tragédies que l'on donne le plus souvent au Théâtre. Le caractère singulier de *Rhadamiste* , la noblesse du rôle de *Zénobie* , la ferocité noble & soutenue de *Pharasmane* , la force , la Majesté de la plus grande partie des vers de cette Tragédie la firent recevoir avec un transport si vif qu'il s'en fit deux éditions en huit jours. Les Comédiens ayant été obligés de la suspendre , parce que *Monseigneur* mourut quand on la jouoit , cette interruption ne lui fut point funeste & la pièce se soutint aux nouvelles représentations. On y reconnut la main d'un grand maître , & ce sujet , qui traité par un Auteur médiocre n'auroit été qu'une matière ingrate , devint fécond en situations terribles



sous la plume de *Crébillon*. *Rhadamiste* est peint avec des traits qui le rendent intéressant , sans lui faire rien perdre de l'atrocité de son rôle ; jamais l'amour, la jalousie, la fureur n'ont été porté à cet excès. Tous les Actes sont pleins , liés , & nourris de ces feux , qui forment le grand caractère théâtral ; le cinquième sur-tout respire toute la vigueur tragique. Le dénouement n'ait naturellement de l'intrigue ; la reconnaissance fait le plus grand effet ; quel est le cœur qui n'est pas touché du récit des malheurs de *Zénobie* ? tout est peint avec ce pinceau mâle & rapide du chantre d'*Achille*.

V. *Xercès* , Tragédie représentée en 1714 une seule fois , ne jouit du grand jour de l'impression qu'en 1741. La foiblesse du caractère de *Xercès* déplut ; la noire Sceleraresse d'*Artaban* ne parut pas assez bien voilée. On y vit de traits de

force & de génie ; mais ils furent étouffés sous une fable froide & mal tissue , & sous les défauts du stile presque toujours raboteux & incorrect. On a dit que *Xerxès* auroit aujourd'hui des applaudissemens , s'il reparoissoit sur la Scène ; mais on croit que cette prédiction ne s'accompliroit point sur-tout si les spectateurs étoient des gens de goût.

VI. *Semiramis* fut jouée en 1717. & quoique mieux conduite que *Xerxès* , elle ne réussit guere davantage. *Bélus* est un caractère vraiment tragique ; il y a des Scènes où l'on trouve cette touche forte , ce coloris vigoureux , cette chaleur , que ne posséderent pas toujours *Corneille* & *Racine* ; mais elle offre aussi un grand nombre de détails qui ne sont pas heureux , des pointes ridicules , un amour qui emprunte trop souvent le langage doucereux de nos fades Romans. *Semiramis*

dit en parlant d'*Agenor*.

.... Le voilà ce vainqueur redoutable ,  
 Qu'un front sans ornement ne rend par moins  
 aimable.  
 Plus funeste pour moi que ceux qu'il ma sou-  
 mis ;  
 Il a traité mon cœur comme mes ennemis.  
 Ma raison s'arme envain de quelques étincelles ,  
 Mon cœur semble grossir le nombre des rebelles.

La *Semiramis* de M. de *Voltaire* vaut infiniment mieux , quoique le sujet soit susceptible de peu d'intérêt , & qu'il n'y en ait pas beaucoup dans l'une & dans l'autre pièce ; mais il est presque toujours un grand peintre ; il est éloquent en vers , & de cette éloquence qui charme l'esprit & qui parle au cœur ; toujours pur , toujours élégant , quelquefois foible , mais jamais déclamateur. On la revoit , souvent sur le Théâtre , malgré l'ombre de *Ninus* , qui fit rire nos petits maîtres frivoles , mais qui excita la terreur dans les cœurs dignes de s'attendrir.

VII. Le fort de *Pyrrhus*, qui parut en 1746, fut beaucoup plus brillant que celui de *Semiramis*. Le plan marque de l'habileté & de la fécondité; aucun héros n'y meurt; elle a moins de ce terrible, qui est le caractère propre de *Crebillon*; mais elle laisse dans l'ame des sentimens de générosité & de noblesse. L'intrigue est à la vérité trop compliquée, mais l'amour y est traité avec plus de dignité que dans ses autres pièces. La déclaration d'amour d'*Helenus* est digne d'un guerrier, qui ne connoit pas les propos de *Ruelle*. Le troisième Acte offre des situations touchantes. S'il y a des tirades de vers fort durs, il y en a aussi de très beaux, & le pinceau de *Michel-Ange* & de *Raphael* s'adoucit quelquefois entre ses mains.

VIII. *Catilina*, pièce qui lui coûta vingt ans de travail, fut jouée en 1748 avec beaucoup d'applaudisse-

ment. Les trois premiers Actes de cette pièce sont admirables , mais *Catilina* est trop grand & les autres personnages trop petits. *Cicéron* n'est qu'une Ame lache , un cœur timide , tout est sacrifié à *Catilina* , qui montre presque toujours plus d'emportement que de grandeur d'Ame ; mais si on ne le fait pas agir avec mesure , on le peint toujours avec force c'est *Saluste* mis en vers. Le stile est vigoureux énergique mais inégal , dur , sans élégance & sans correction , le ton boursoufflé y domine & à cet égard M. de *Voltaire* a encore vaincu *Crebillon* dans sa Rome sauvée.

IX. Le *Triumvirat* , Tragédie jouée en 1754 , eut huit représentations. *Crebillon* avoit alors 80 ans ; son âge demandoit grace pour ses fautes ; il y en a un assez grand nombre & dans le plan & dans le stile ; mais il y a aussi de beaux morceaux

morceaux & de belles idées , & de ce nombre font le tableau des profcriptions & la tête de *Cicéron* découverte aux yeux de sa fille.

X. Il avoit eu l'idée de composer une Tragédie de *Cromwel* , mais il n'en fit que la plus grande partie de la première Scène , & la harangue de *Cromwel* , en présentant l'infortuné *Charles I* au Parlement qui le jugea. On prétend que M. le Regent lui fit défendre de continuer de travailler sur un sujet , qui ne paroît pas effectivement convenir au Théâtre françois ; mais il y a plus d'apparence que la difficulté de le traiter le lui fit abandonner.

XI. A l'âge de 85 ans , il commença une Tragédie toute de son invention sous le titre de *Cléomède* , & il en avoit fait les trois premiers Actes , lorsque la mort nous l'enleva. Il disoit à un de ses amis qu'il avoit encore l'enthousiasme & le feu

*de ses premières années.* On voit par ces particularités que M. de *Crebillon* aimoit le genre Tragique ; mais il ne l'a point traité avec cette belle simplicité des Anciens qu'il n'estimoit pas assez. *Si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle*, dit-il, dans une de ses Préfaces, *ce ne seroit assurément pas son Electre.* Je ne sçais cependant s'il auroit pû prendre de plus beaux modèles que les Tragiques Grecs. En se formant sur eux, il auroit renoncé à ces déguisemens, à ces reconnoissances, qui produisent quelquefois des situations touchantes, mais qui dégradent ordinairement la Tragédie, & qui décelent la petitesse d'un génie romanesque. Il auroit encore puisé dans les Poètes Grecs cette élégance, cette pureté, ce naturel si nécessaire & si négligé par lui. Son stile est très-souvent plus dur que fort, plus gigantesque que no-

ble ; il tombe dans la déclamation dans l'amplification ; ses Héros sont moins occupés à parler qu'à débiter des lieux communs (\*) & des maximes atroces , qui , quoique placées dans la bouche d'un scélerat , peuvent être fort dangereuses.

Ses lumieres sur la Tragédie égaloient son talent ; il avoit sur cet Art des vûes sûres & profondes. Il s'étoit proposé de donner ses réflexions au Public , mais pour cela il auroit fallu écrire , & il n'étoit pas facile de l'y déterminer. Il se faisoit un plaisir d'aider les jeunes Auteurs, en qui il appercevoit des dispositions, il se donnoit même la peine de corriger leurs essais , s'ils étoient assez bons pour mériter cet honneur.

Nous avons une très-belle Edition de ses ouvrages imprimée au Louvre in-4°. par ordre du Roi. Sa Majesté ne s'est pas bornée à ce

(\*) Voyez ci-dessous un chapitre sur les Dialogues en Vers.



bienfait ; touchée du mérite de notre *Eschile* , elle a chargé M. le Marquis de *Marigni* de lui faire élever un tombeau. Ce monument sera exécuté en marbre par le sçavant ciseau de le *Moine*. Nous finirons cet article par deux morceaux de Poésie , qui nous paroissent caractériser assez bien M. de *Crebillon* ; le premier est de M. d'*Aquin* , qui le composa pour être mis au bas de son portrait & le second est de M. de *Caux* , neveu de l'Auteur de *Marius*. Nous y joindrons le portrait de M. de *Crebillon* par M. l'Abbé de *Voisenon* , son successeur à l'Académie.

J'ai sçu peindre à l'Esprit *Atrée* & ses fureurs :  
 Je respire le sang , la vengeance & la haine.  
*Corneille* instruit , surprend ; *Racine* émeut les  
 cœurs ;  
 Moi sans leur rien devoir, je regne sur la Scène,  
 Et donnant pour le crime une secrète horreur  
 J'excite la pitié, le trouble , & la terreur.

✻

Dramatique nerveux , plein de force & de vie ,

*Crebillon* déployoit l'ame de *Zénobie*,  
 Faisoit parler *Pyrrhus* dans toute sa grandeur,  
 D'*Electre* ensanglantoit la parricide ardeur,  
 Et traînoit sur ses pas l'horreur la plus funeste:  
 Le soleil reculoit au festin de *Thieste*;  
 La Scène étoit ouverte aux fléaux des humains;  
 Jusqu'à *Catibina* tout brilloit dans ses mains.  
 Le Tragique laurier ceint sa tête immortelle.

*Fragmens du Discours de M. de Voisenon élu à la place de M. de Crebillon à l'Académie Française.*

*Corneille* avoit élevé l'humanité;  
*Racine* venoit de l'attendrir: *M. de Crebillon* s'ouvrit une route nouvelle. Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères, grand dans ses idées, énergique dans ses Vers, & terrible dans ses plans, il n'approcha de l'hippocréne, que pour teindre ses eaux de sang; & sans copier ni *Corneille* ni *Racine*, il adoucit les regrets qu'ils avoient laissés, & marcha presque leur égal.

*Atrée & Thieste*, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impression si forte, qu'on détourna les yeux; on

le lut , on l'admira ; mais on n'en soutint la représentation qu'avec peine ; & c'étoit le louer que de n'oser le voir.

Dans *Atrée* , le pere boit le sang du fils ; dans *Rhadamiste* le fils meurt de la main du pere ; & dans *Electre* , le fils assassine sa mere. Quel art ne falloit-il pas pour rendre supportables ces objets effrayans ? enfin *Crebillon* porta si loin le génie tragique qu'on craignoit pour son caractere. C'étoit mal le juger ; on trouvoit autant de douceur dans sa société que de force dans son pinceau.





# JUGEMENT

## DE M. DE VOLTAIRE

SUR LES TRAGÉDIES DE CRÉBILLON.

**Q**UELQUES jours après la mort de l'*Echile* François , il parut une Brochure intitulée *Eloge de Crébillon* , in-8°. 1764. Cet Eloge étoit une critique très sévère , mais très-éclairée. On l'attribua généralement à M. de *Voltaire* , & nous croyons que c'est avec raison. C'est ce qui nous engage à en donner un extrait.

*Idomenée*. On trouve quelques beautés dans cette pièce , mais elle n'est point restée au Théâtre ; L'intrigue en étoit foible & commune , la Diction lâche , & toute l'économie de la pièce trop moulée sur ce grand nombre de Tragédies languis-

santes, qui ont paru sur la Scène & qui ont disparu.

*Atrée* avoit un caractère plus fier & plus original. Le 5<sup>e</sup>. Acte parut trop horrible ; il ne l'est cependant pas plus que le cinquième de la *Rodogune* de *Corneille*, mais le grand défaut d'*Atrée*, c'est que la pièce n'est pas intéressante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuse méditée de sang froid, sans aucune nécessité, pour un outrage fait il y a vingt ans. L'Auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes, celui d'un amour in sipide. Ce qui a achevé de degoûter à la longue de cette pièce c'est l'incorrection du stile. Il y a beaucoup de solecismes & de Barbarismes, encore plus d'expressions impropres, des vers boursoufflés, d'images incohérentes, de mots vagues rebattus & sans objet déterminé, de sentences inutiles, de ri-

mes oïseuses ou en épithètes. En général la pièce est écrite avec dureté ; les vers sont sans harmonie , la versification négligée ainsi que la langue.

*Electre* eût autant de représentations qu'*Atrée* ; mais elle eut l'avantage de rester plus long-tems au Théâtre. Le Rolle de *Palamede* , qui fut le mieux joué , étoit aussi celui qui imposoit le plus. On s'aperçût depuis que ce Rolle de *Palamede* est étranger à la pièce , & qu'il avilit *Oreste* & *Electre*. L'intrigue paroît un Roman trop peu vraisemblable. On a sur-tout condamné la partie quarrée d'*Electre* avec *Itis* , fils de *Thieste* , de d'*Hiphianasse* avec *Thidée* , qui est ensuite reconnu pour *Oreste*. Ces amours sont d'autant plus condamnables , qu'il ne servent en rien à la Catastrophe ; on ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. Il y a de belles tirades

dans cette pièce , mais on fouhaiteroit en général que la Diction fut moins vicieux , le Dialogue mieux fait , les pensées plus vraies ; & que les vers eussent plus d'élégance d'harmonie & de liaison. Mais si le stile en général n'est pas châtié ; il y a des vers d'un grand Tragique. Les Rolles d'*Electre* & de *Palamède* sont des morceaux très importans & la reconnoissance d'*Electre* & d'*Oreste* fait un grand effet.

*Rhadamiste* & la meilleure pièce de M. de *Crébillon* ; elle est pleine de grands traits de force & de pathétique. On trouva , il est vrai , l'exposition trop obscure & l'amour d'*Arsame* trop foible ; *Pharasmane* ressembloit trop à *Mithridate* amoureux d'une jeune personne , dont ses deux fils sont amoureux aussi. C'étoit imiter un défaut de *Racine* , mais le rolle de *Pharasmane* est plus fier & plus tragique que celui de

*Mithridate*, s'il n'est pas si bien écrit. Ce que les esprits sages condamnerent le plus dans cette pièce, ce fut une idée puerile de *Rhadamiste*, qui attribue aux Romains un ridicule, dont ils étoient fort éloignés. Il suppose qu'il est choisi par eux pour aller sous un nom étranger en Ambassade auprès de son propre Pere pour semer la Discorde dans sa famille. Un autre défaut c'est qu'à la fin de la pièce, *Arsame* voyant son frere *Rhadamiste* en peril, & pouvant le sauver d'un mot, ne révele point à *Pharasmane* que *Rhadamiste* est son fils. Il n'a qu'à parler pour prevenir un parricide; nulle raison ne le retient. Cependant il se tait uniquement pour ménager une surprise, qui devient puérile, parce qu'elle n'est nullement vraisemblable. Cette pièce restera pourtant au Théâtre, & ce sera peut-être la seule de toutes les pièces de l'Au-



teur , quoiqu'il y ait beaucoup d'expressions louches , obscures , impropres , vicieuses. On y trouve du Tragique , de l'intérêt , des situations , des vers frapans. La reconnaissance de *Rhadamiste* & de *Zenobie* plait beaucoup ; *Zenobie* est vertueuse & attendrissante ; son rôle est noble.

*Xerxès* est écrit & conduit comme les pièces de *Cirano* de *Bergerac*. On y trouve une foule de detestables maximes que *Cartouche* n'auroit osé prononcer , & qu'on met dans la bouche d'un Scélérat nommé *Artaban*.

*Semiramis* ne sera jamais reprise. Le défaut le plus intolérable de cette pièce est que cette Princesse , après avoir reconnu *Ninias* pour son fils , en est encore amoureuse ; & ce qu'il y a d'étrange c'est que cet amour est sans terreur & sans intérêt. Les vers de cette pièce sont très  
mal

mal faits , la conduite insensée , & nulle beauté n'en rachette les défauts.

*Pyrrhus* est aujourd'hui entièrement abandonné. Cette Tragédie vaut mieux que *Semiramis* ; mais le stile en est si mauvais ; il y a tant de langueur & si peu de naturel & d'intérêt , que vraisemblablement on ne la représentera plus.

*Catilina* étoit trop barbarement écrit , & la conduite de la pièce trop opposée au caractère des Romains , trop bizarre & trop peu intéressante pour que tous les Lecteurs ne fussent pas mécontents. *Catilina* y parle au Sénat de Rome du ton , dont on ne parleroit pas au dernier des hommes. *Cicéron* y est entièrement avili. Ce grand homme conseillant à sa fille de faire l'amour à *Catilina* est couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce. L'Auteur ayant demandé à M. l'Abbé

d'*Olivet* son sentiment sur cet endroit, ce sçavant Académicien lui répondit : *cet endroit est digne du reste & j'ai beaucoup de plaisir de voir Cicéron le mercure de sa fille.* Une courtisane nommée *Fulvie*, déguisée en homme, est encore une étrange indécence ; les derniers Actes froids & obscurs achevent enfin de dégoûter les Lecteurs.

Le *Triumvirat* ne put pas obtenir grace ; on l'écoûta d'abord avec patience, mais bientôt la salle fut déserte.

Voilà le précis des jugemens que porte M. de *Voltaire* sur les Tragedies d'un de ses Rivaux. On l'accusé d'appuyer sur les défauts, & de glisser sur les beautés ; c'est au Lecteur impartial de juger, les pièces à la main, si sa critique a été trop rigoureuse.

Le célèbre Auteur de cette brochure y a fait entrer une Digression

sur les couplets de *Rousseau*, & cette Digression est relative à M. de *Crebillon*. Cet Auteur avoit perdu la place, qu'il prétendoit à l'Académie Française, par les deux brigues de la *Motte* & de *Rousseau*. Il fit contre la *Motte* & contre les amis de cet Auteur, qui s'assembloient au café de la veuve *Laurent* une Satyre, dans laquelle chacun d'eux étoit désigné sous le nom de quelque animal. La *Motte* étoit la Taupe, parce qu'il étoit déjà menacé de perdre la tête; l'Abbé de *Pons* disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, étoit le Singe; *Danchet*, d'une assez haute stature, étoit le Chameau; *Fontenelle* par allusion à sa conduite adroite étoit le Renard. Cette Satyre manquoit de grace & de sel; on ne croit pas qu'elle ait été jamais imprimée. Il fit aussi cette Epigramme contre *Rousseau* qui sollicitoit la place de l'Académie

Quand poil de Roux faisant la quarantaine ,  
 De ses poisons le Louvre infectera ;  
 En tel mépris cetui corps tombera ,  
 Que *Pellegrin* y entrera sans peine.

Une Epigramme & une Satyre ne décident rien contre le caractère d'un Poëte , s'il n'a pas d'ailleurs la passion de la méchanceté. M. de *Crebillon* pouvoit se venger d'un ennemi ; mais cette vengeance passagere ne doit point lui faire perdre la gloire de n'avoir point souillé son talent par la Satyre. Il n'attaqua ni ses amis , ni ses bienfaiteurs , ni ses rivaux ; & c'est , ce me semble , tout ce qu'on peut attendre d'un homme qui fait des Vers. *Rousseau* n'avoit pas un tel caractère ; il ne se contenta pas de parler ainsi de M. de *Crebillon* dans son Epitre à *Marot*.

Comment nommer ce froid Energumene ,  
 Qui d'Hélicon chassé par *Melpomene* ,  
 Me défigure en ses vers ostrogoths,  
 Comme il a fait Rois & Princes d'Argos.

Il le déchira d'une maniere affreuse dans ses infames couplets. Les noirceurs qu'il rima contre les mœurs de *Crebillon* firent assez de tort à celui-ci , & ne contribueront pas peu à lui fermer encore long-tems les portes de l'Académie. Cependant si M. de *Crebillon* avoit plus châtié son stile , M. de *Voltaire* ne balanceroit pas à le placer , malgré ses défauts, infiniment au-dessus de *Rousseau* ; car si on doit proportionner son estime aux difficultés vaincues , il est certainement plus difficile de faire une Tragédie qu'une Ode. *Rousseau* se croyoit fort supérieur à *Crebillon* , dont il méprisoit le stile comme on peut en juger par cette Epigramme :

Cachez - vous Lycifrons antiques & modernes ,  
 Vous , qu'enfanta le Pinde au fond de ses cavernes ,  
 Pour servir de modèle aux Auteurs boursoufflés.

## PLA JUGEMENT DE M. DE V.

Retirez-vous , *Ronsard , Baïf , Garnier , Jodelle* ,  
Et respectés des vers plus durs & plus enflés ,  
Que tous ceux de *Coras , Boyer & la Chapelle* .





# PARALLELE

DE CORNEILLE ET DE RACINE

PAR M. DE FONTENELLE

**C**ORNEILLE n'a eu devant les yeux aucun Auteur qui ait pû le guider ; *Racine* a eu *Corneille*. *Corneille* a trouvé le Théâtre François très-grosier, & l'a porté à un haut point de perfection ; *Racine* ne l'a pas soutenu dans la perfection où il l'a trouvé.

Les caractères de *Corneille* sont vrais, quoiqu'ils ne soient pas communs ; les caractères de *Racine* ne sont vrais que parce qu'ils sont communs.

Quelque fois les caractères de *Corneille* ont quelque chose de faux, à force d'être nobles & singuliers ; souvent ceux de *Racine* ont quelque



chose de bas à force d'être naturels.

Quand on a le cœur noble , on voudroit ressembler aux Héros de *Corneille* ; & quand on a le cœur petit , on est bien aise que les Héros de *Racine* nous ressemblent.

On remporte des pièces de l'un , le désir d'être vertueux ; des pièces de l'autre , le plaisir d'avoir des semblables dans ses foibleffes.

Le tendre & le gracieux de *Racine* se trouvent quelquefois dans *Corneille* ; & le grand de *Corneille* ne se trouve jamais dans *Racine*.

*Racine* n'a presque jamais peint que des François , & que le siècle présent , même quand il a voulu peindre un autre siècle & d'autres Nations ; on voit dans *Corneille* les Nations & tous les siècles qu'il a voulu peindre.

Le nombre des pièces de *Corneille* & beaucoup plus grande que ce-

lui des pièces de *Racine* ; Cependant *Corneille* s'est beaucoup moins répété lui-même que *Racine* n'a fait.

Dans les endroits où la versification de *Corneille* est belle , elle est plus hardie , plus noble , & en même-tems aussi nette & aussi forte que celle de *Racine* ; mais elle ne se soutient pas dans ce degré de beauté ; & celle de *Racine* se soutient toujours dans le sien.

Des Auteurs inférieurs à *Racine* ont réussi après lui dans son genre ; aucun Auteur , même *Racine* , n'a osé toucher après *Corneille* au genre qui lui étoit particulier.



---



---

# PARALLELE

DE CORNEILLE ET DE RACINE

PAR M. LE MARQUIS DE VAUVENARGUES.

**I**L y a quelque-tems que j'écrivis à M. de *Voltaire* pour sçavoir ses sentimens sur ces grands hommes ; & il eut la bonté de marquer les endroits de *Corneille* qui méritent le plus d'admiration , pour repondre a là critique que j'en avois fait. Engagé par-là à relire ses meilleures Tragédies , j'y trouvai sans peine les rares beautés que m'avoit indiqué M. de *Voltaire*. Je ne m'y étois pas arrêté en lisant autre fois *Corneille*, refroidi ou prévenu par ses défauts , & né selon toute apparence , moins sensible au caractere de ses perfections. Cette nouvelle lumiere me fit craindre de m'être trompé encore

sur *Racine* & sur les défauts mêmes de *Corneille* ; mais ayant relû l'un & l'autre avec quelque attention, je n'ai pas changé de pensée à cet égard, & voici ce qu'il me semble de ces hommes illustres.

Les héros de *Corneille* disent souvent de grandes choses, sans les inspirer ; ceux de *Racine* les inspirent sans le dire : les uns parlent, & toujours trop, afin de se faire connoître : les autres se font connoître parce qu'ils parlent. *Corneille* paroît ignorer sur-tout que les grands hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent point, que par celles qu'ils disent.

Lorsque *Racine* veut peindre *Acomat*, *Osmin* l'assure de l'amour des janissaires, ce visir répond :

Quoi tu crois, cher *Osmin*, que ma gloire  
passée

Flate encore leur valeur, & vit dans leur  
pensée ?

Crois-tu qu'ils me suivront encore avec plaisir,  
Et qu'ils reconnoîtront la voix de leur Visir ?

On voit dans les deux premiers vers un Général disgracié, que le souvenir de sa gloire & l'attachement des foldats attendrissent sensiblement ; & dans les deux derniers un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échape aux hommes de se caractériser, sans aucune intention marquée. On en trouveroit beaucoup d'exemples dans *Racine* plus sensibles que celui-ci ; c'est là sa maniere de peindre. Il est vrai qu'il la quitte un peu, lorsqu'il met dans la bouche du même *Acomat*.

..... Et s'il faut que je meure ;  
Mourons ; mon, cher *Osmin*, comme un Visir ; Et toi,  
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Ces paroles ne sont pas peut-être  
d'un grand homme ; mais je les cite  
parce

parce qu'elles semblent imitées du style de *Corneille* : c'est-là ce que j'appelle en quelque sorte parler pour se faire connoître, & dire des grandes choses sans les inspirer.

Mais écoutons *Corneille* même ; c'est le Comte qui parle dans le *Cid* :

Les exemples vivans font d'un autre pouvoir ;  
Un Prince dans un livre apprend mal son devoir.

Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années

Que ne puisse égaler une de mes journées ?  
Si vous sôtes vaillant , je le suis aujourd'hui ;  
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appui ;

Grenade & l'Aragon tremblent , quand ce fer brille ;

Mon nom sert de rempart à toute la Castille ;  
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix ,

Et vous auriez bien tôt vos ennemis pour Rois.  
Chaque jour , chaque instant pour rehausser ma gloire ,

Met Lauriers sur Lauriers , Victoire sur Victoire.

Ce Prince à mes côtés feroit dans les combats  
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;  
Il apprendroit à vaincre , en me regardant faire.

Il n'y a personne aujourd'hui ,  
 qui ne sente la ridicule ostentation  
 de ces paroles , & je crois qu'elles  
 ont été citées long - tems avant  
 moi. En voici que l'on loüe encore ,  
 & qui , n'étant pas aussi affectées ,  
 sont plus propres par cet endroit  
 même , à faire illusion. C'est *Cornelie* ,  
 veuve de *Pompée* , qui parle  
 à *César* :

*César* ; car le destin , que dans tes ferts je  
 brave ,

M'a fait ta prisonniere & non pas ton esclave ;  
 Et tu ne pretens pas qu'il m'abatte le cœur ,  
 Jusqu'à te rendre hommages & te nommer  
 Seigneur.

De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée ;  
 Veuve du jeune *Crasse* , & Veuve de *Pompée* ;  
 Fille de *Scipion* , & pour te dire plus ,  
 Romaine , mon courage est encore au-dessus ,  
 &c. . . . .

Je te l'ai déjà dit , *César* , je suis Romaine ,  
 Et quoique ta captive , un cœur comme le  
 mien ,

De peur de s'oublier ne te demande rien.

Ordonne , & sans vouloir qu'il tremble , ou  
 s'humilie ,

Souviens toi seulement que je suis *Cornelie*.

Et dans un autre endroit où la même *Cornelie* parle de *César*, qui punit les meurtriers du grand *Pompée* :

Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon  
époux ,  
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous ;  
Si comme par soi-même un grand cœur juge un  
autre ,  
Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre ;  
Et croire que nous seuls armons ces combat-  
tans  
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire  
autant.

Il me paroît, dit encore M. de Fénelon, dans la lettre déjà citée, pag. 353, qu'on a donné souvent à *Auguste* dans *Cinna* un discours trop fastueux . . . . Je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle *Auguste* parle dans la Tragédie de *Cinna*, & la modeste simplicité avec laquelle *Suetone* le dépeint dans tout le détail de ses mœurs . . . . Tout ce que nous voyons dans *Tite-Live*, dans *Plutarque*, dans *Cicéron*, dans *Suétone* :



*ne , nous représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentimens , mais simples , naturels & modestes dans leurs paroles.*

Cette affectation de grandeur que nous leur prêtons , m'a toujours paru le principal écueil de notre Théâtre. Si l'on y vouloit réfléchir , on verroit que rien n'est moins dans le caractère des grands hommes que ce stile.

Je sçai qu'on a dit de *Corneille* , qu'il s'étoit attaché à peindre les hommes tels qu'ils devroient être. Il est donc sûr au moins , qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étoient. C'est un grand aveu que cela. *Corneille* a crû donner sans doute à ses Héros un caractère supérieur à celui de la Nature. Les Peintres n'ont pas eu la même présomption ; lorsqu'ils ont voulu peindre les Anges , ils ont pris les traits de l'enfance ; ils ont rendu cet hommage à la nature ,

leur riche modèle : c'étoit néanmoins un beau champ pour leur imagination ; mais c'est qu'ils étoient persuadés que l'imagination des hommes , d'ailleurs si féconde en chimeres , ne pouvoit donner de la vie à ses propres inventions. Si *Corneille* eut fait attention que tous les Panegyriques étoient froids , il en auroit trouvé la cause en ce que les Orateurs vouloient accommoder les hommes à leurs idées , au lieu de former les idées sur les hommes.

Mais l'erreur de *Corneille* ne me surprend point ; le bon goût n'est qu'un fin & fidele de la belle nature , & n'appartient qu'à ceux qui ont l'esprit naturel. *Corneille* né dans un siècle plein d'affectation , ne pouvoit avoir le goût juste ; aussi l'a-t-il fait paroître , non-seulement dans ses ouvrages , mais encore dans les choix de ses modèles ; ayant préféré les Latins & l'enflure des Espa-

gnols aux heureux Génies de la Grèce.

De-là ses antithésés affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase, & enfin ces phrases synonymes, où la même pensée est plus remaniée que la division d'un Sermon.

De-là encore ces disputes opiniâtres, qui refroidissent les plus fortes Scènes, où l'on croit assister à une Thèse publique de Philosophie qui noue les choses pour les dénouer comme lorsque *Cinna* dit :

Que le peuple aux Tirans ne soit plus exposé,  
S'il eût puni *Silla*, *César* eut moins osé

Car il n'y a personne qui ne prévienne la réponse de *Maxime* :

Mais la mort de *César* que vous trouvez si juste  
A servi de prétexte aux cruautés d'*Auguste*  
Voulant nous affranchir *Brute* s'est abusé ;  
S'il n'eût puni *César*, *Auguste* eut moins osé.

Il faut avouer que ces jeux frivo-

les de raisonnement font d'un goût encore bien barbare : cependant je supporte plus tranquillement le vice de ce stile , que la grossiere & factieuse petitesse que *Corneille* mêle quelque fois à la fierté de ses Héros. Par exemple , lorsque *Horace* quitte *Curiace* ; c'est-à-dire , dans une Scène qu'on admire. *Curiace* parle ainsi d'abord :

Je vous connois encore , & c'est ce qui me tue ;  
 Mais cette âpre vertu ne m'étoit point connue.  
 Comme notre malheur elle est au plus haut point ;  
 Souffrez que je l'admire & ne l'imité point.

*Horace* , le Héros de cette Tragédie , lui répond :

Non , non n'embrassez pas de vertu par contrainte ,  
 Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte ,  
 En toute liberté goûtez un bien si doux ,  
 Voyez venir ma sœur pour se plaindre avec vous.

Ici *Corneille* veut peindre apparemment

ment une valeur féroce ; mais la férocité s'exprime-t-elle ainsi contre un ami & un rival modeste ? Ou plutôt dans les circonstances, où se trouvent ces deux Héros, le mépris affecté d'*Horace* n'est-il pas le langage d'une ostentation grossière & puérile ?

Me permettra-t-on de le dire ? il me semble qu'il manque à tous les caractères de *Corneille*, d'ailleurs pleins de force, ces traits simples qui font sentir une grande étendue d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans *Roxane*, dans *Agrippine*, *Joad*, *Acomat*, *Athalie*. Il étoit donné à *Corneille* de peindre les hautes vertus, mais il appartient à *Racine* de caractériser les esprits supérieurs, & de les caractériser sans raisonnement & sans maximes ; par la seule nécessité où naissent ces grands hommes, d'imprimer leur caractère dans leurs expressions. *Joad* ne se

montre jamais avec plus d'avantage, que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse & tendre au petit *Joas*, & qu'il semble cacher tout son esprit pour se proportionner à cet enfant : de même qu'*Athalie*. *Corneille*, au contraire, se guide souvent pour atteindre à la grandeur, & fait des efforts si sensibles, qu'on diroit qu'elle ne lui est point naturelle.

Que dirai-je encore de la pesanteur qu'il donne quelque fois aux plus grands hommes ? *Auguste*, en parlant à *Cinna*, fait d'abord un exorde de Rhéteur. Remarquez que je prends l'exemple de tous ces défauts dans les Scènes les plus admirées.

Prends un siège, *Cinna*, prends & sur toute chose

Observe exactement la loi que je t'impose,  
Prête sans te troubler l'oreille à mes discours,  
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours ;

Tiens ta langue captive, & si ce grand silence  
A ton émotion fait quelque violence,

Tu pourras me répondre après tout à loisir ,  
Sur ce point seulement contente mon desir.

De combien la simplicité d'*Agripine* , dans *Britannicus* , est-elle plus noble & plus naturelle ?

Approchez-vous , *Néron* , & prenez votre place ;  
On veut que sur vos soupçons je vous satisfasse.

Cependant lorsqu'on fait le Parallele de ces deux Poètes , il semble qu'on ne convienne de l'art de *Racine* , que pour donner à *Cornille* l'avantage du génie. Qu'on employe cette distinction pour marquer les caractere d'un faiseur de phrases , je la trouverai raisonnable ; mais lorsqu'on parle de l'art de *Racine* , l'art qui met toutes les choses à leur place & sçait les mesurer aux hommes ; l'art qui chasse les obscurités , les superfluités , les faux-brillans , l'art qui peint la nature

dans sa perfection, libre, forte, féconde, aisée, pleine de sublime & de graces; que peut-on penser d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des hommes extraordinaires, & l'original même de ces regles que les Ecrivains sans génie embrassent avec tant de zèle & avec si peu de succès? Qu'est-ce, dans la mort de César, que l'art des harangues d'Antoine, si ce n'est le génie d'un esprit supérieur & celui de la vraie éloquence?

On trouve aussi des exemples dans *Corneille*, mais plus rares, de l'art dont je parle; & s'il avoit écrit plus tard, on ne peut sçavoir à quelle perfection il auroit porté ses ouvrages; mais puisqu'ils ne sont pas purgés de la barbarie de son siècle, on peut croire qu'il n'avoit pas reçu de la nature ce génie supérieur aux erreurs de l'exemple, & qui semble fait tout exprès pour servir



de modèle aux hommes. Tel peut-être que celui de *Pascal*, qui écrivoit les *Lettres Provinciales* dans le tems que *Corneille* donnoit ses chefs-d'œuvres.

*Racine* n'est pas sans défaut. On ne remarque pas dans ses écrits autant de force que d'élévation, autant de hardiesse que d'égalité. Plus sçavant encore à faire naître la piété que la terreur, & l'admiration que l'étonnement, il n'a pû atteindre au Tragique de quelques Poètes. Nul homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste, on avouera que personne ne donna jamais au Théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole, & n'y versa plus de douceur. Qu'on examine ses ouvrages sans prévention; quelle facilité! quelle abondance! quelle Poésie! quelles images! quelle pureté! quel sublime dans *Athalie*; quel art dans tout ce qu'il

qu'il a fait ! quels caractères ! mais sur-tout quelle magnificence d'expression , & en même-temps quelle simplicité !

*Corneille* a trouvé le Théâtre vuide , & a eu l'avantage de former le goût de son siècle sur son caractère. *Racine* a paru après lui & a partagé les esprits. S'il eut été possible de changer cet ordre , peut-être qu'on auroit jugé de l'un & de l'autre fort différemment.

Oui , dit-on ; mais *Corneille* est venu le premier , & il a créé le Théâtre. Je ne puis souscrire à cela. *Corneille* avoit des grands modèles parmi les Anciens , qu'il n'a pas peut être égalés. *Racine* ne l'a point suivi ; personne n'a pris une route , je ne dis pas plus différente , mais plus opposée : personne n'est original à meilleur titre. Si *Corneille* a droit de prétendre à la gloire des Inventeurs ; on ne peut l'ôter à *Racine* :

M



mais si l'un & l'autre on eu des Maîtres, lequel a choisi les meilleurs & les a mieux imités ?

On reproche à *Racine* de n'avoir pas donné à ses Héros le caractère de leur siècle & de leur Nation: mais les grands hommes sont de tous les âges & de tous les pays. On rendroit le Vicomte de *Turenne* & le Cardinal de *Richelieu* méconnoissables, en leur donnant le caractère de leur siècle. Les âmes véritablement grandes, ne sont-elles, que parce qu'elles se trouvent supérieures, par leur condition; à l'éducation & aux coutumes: elles empruntent peu d'autrui; & si elles tiennent par quelques endroits aux préjugés de leur pays, on peut du moins les prendre dans un jour où elles n'offrent que les traits de la nature, leur mere commune.

Je reviens à *Racine*. Ne parlons pas des Tragédies foibles

de ce grand poëte ; *Alexandre* , la *Thébaïde* , *Bérénice* , *Esther* , dans lesquelles on pourroit citer encore des grandes beautés. Ce n'est pas par les essais d'un Auteur & par le plus petit nombre de ses ouvrages qu'on en doit juger, mais par le plus grand nombre & par ses chefs-d'œuvres. Qu'on observe cette regle avec *Racine* , & qu'on examine ensuite ses écrits. *Bajazet* , *Xipharés* , *Britannicus* , ces caracteres si critiqués, ont la douceur & la délicatesse de nos mœurs ; qualités qui on pût se rencontrer chez d'autres hommes , & n'en ont pas le ridicule , comme on l'insinue. Mais je veux qu'ils soient plus foibles qu'ils ne me paroissent ; quelle Tragédie a-t-on vue ou tous les personnes fussent de la même force ; cela ne se peut : *Mathan* & *Abner* sont peu considérables dans *Athalie* ; & cela n'est pas un défaut , mais privation d'u-

ne beauté plus achevée. Que voit-on d'ailleurs de plus sublime que toute cette Tragédie ?

Que reprocher donc à *Racine* ? d'avoir mis quelque fois dans ses ouvrages un amour foible , tel peut-être qu'il est déplacé au Théâtre. Je l'avoue ; mais ceux qui se fondent là-dessus pour bannir de la Scène une passion si générale & si violente , passent , ce me semble dans un autre excès.

Les grands hommes sont grands dans leurs amours , & ne sont jamais plus aimable. L'amour est le caractère le plus tendre de l'humanité , & l'humanité est le charme & la perfection de la nature.

Je finis cette digression & ce long parallèle. *Corneille* concevoit plus fortement les choses ; *Racine* plus profondément & avec plus d'intelligence. Ce dernier est peut-être le plus beau génie que la France ait

eu, & le plus éloquent de ses Poètes.

A l'égard de *Corneille*, personne n'a de traits plus élevez & plus hardis ; personne n'a laissé l'idée d'un dialogue si ferré & si véhément ; personne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité & la force d'esprit qui naît de la vertu. De ces disputes mêmes que je lui reproche, sortent quelque fois des éclairs qui laissent l'esprit étonné, & des combats, qui véritablement élevent l'ame. Mais quand on a rendu justice à son génie qui a percé si souvent le goût barbare de son siècle, on ne peut s'empêcher de rejeter dans ces ouvrages ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, & sert à les perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand Maître.

Les gens du métier sont plus indulgens que les autres à ces défauts, parce qu'ils ne regardent qu'aux traits originaux & au génie

de leur modèle , & qu'ils sentent toutes les difficultés & tout le prix de l'invention ; mais le reste des hommes juge des ouvrages , tels qu'ils sont ; sans égard aux tems & aux Auteurs.

Pour moi , quand je fais la Critique de tant d'hommes illustres , mon objet est de prendre des idées plus justes de leur caractère. Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement me reprocher cette hardiesse , la nature a donné aux grands hommes de faire , & laisser aux autres de juger.

Si l'on trouve que je relève davantage les défauts des uns que ceux des autres , je déclare , que c'est à cause que les uns me sont plus sensibles que les autres , ou pour éviter de répéter des choses qui sont trop connues.

Pour finir & marquer chacun de ces Poètes par ce qu'ils ont eu de

plus propre , je dirai que *Corneille* a éminentement la force ; *Boileau* la justesse , la *Fontaine* la naïveté ; *Chaulieu* les graces & l'ingenieux *Moliere* les faillies & la vire imitation des mœurs , *Racine* la dignité & l'éloquence.

Ils n'ont pas ces avantages , l'exclusion les uns des autres ; il les ont seulement dans un degré plus éminent , avec une infinité d'autres perfections que chacun peut y remarquer.





---

## OBSERVATIONS

*SUR le jugement que M. de Voltaire & Madame de Sevigné ont porté de Corneille & de Racine , par M. Gaillard.*

**L** Es chefs-d'œuvres de *Corneille* font (\*) le *Cid* , *Horace* , *Cinna* , *Polyeucte* , la mort de *Pompée* , *Rodogune* , *Sertorius* & *Dom Sanche d'Aragon* ; il y a de très belles choses dans *Sophonisbe* , dans *Théodore* , dans *Héraclius* , dans *Nicomede* & dans *œdipe*. Mais ses dernières pièces , aussi bien que ses premières , lui ont fait peu d'honneur ; ce grand génie a commencé trop-tôt & a fini trop-tard.

Voici le Jugement que l'Auteur du *Temple du Goût* en a porté :

(\*) Voyez sur ces différentes pièces la vie de *Corneille*.

DE M. GAILLARD.

Ce grand , ce sublime *Corneille* ,  
Qui plut bien moins à notre oreille ,  
Qu'à notre esprit qu'il étonna.  
Ce *Corneille* qui Crayonna ,  
L'ame d'*Auguste* , de *Cinna* ,  
De *Pompée* & de *Cornelie* ,  
Jettoit au feu sa *Pulchérie* ,  
*Agésilas* & *Suréna* :  
Et sacrifioit sans foiblesse ,  
Tous ces enfans infortunés ,  
Fruit languissans de sa vieillesse ,  
Trop indignes de leurs aînés.  
Plus doux , plus séduisant , plus tendre ;  
Et parlant au cœur de plus près ,  
Nous attachant sans nous surprendre ,  
Et ne se dementant jamais ,  
*Racine* observe les portraits  
De *Britannicus*. d'*Hipolite* ,  
De *Bajazet* & *Xipharés* :  
A peine il distingue leurs traits ,  
Tendres , galans , doux & discrets ;  
Et l'amour qui marche à leur suite ,  
Les croit des Courtisans François.

C'est donc la trop grande uniformité dans les caractères que l'on reproche à notre illustre *Racine*. En effet , il faut convenir que tous ses Héros se ressemblent un peu trop , & j'avoue que *Porus* lui-même me paroît plus Courtisan Fran-

çois , que Roi des Indes , lorsqu'il dit à *Axiane*.

Qu'attendez vous , Madame ,  
 Pourquoi dès ces moment ne puis-je pas sçavoir  
 Si mes tristes soupirs on pû vous émouvoir ?  
 Voulez-vous ( car le sort , adorable *Axiane* ,  
 A ne plus vous revoir peut être me condamne.)  
 Voulez-vous qu'en mourant un Prince infortuné.  
 Ignore à quelle gloire il étoit destiné ?

. . . . .  
 . . . . . Ah , divine Princesse.  
 Si vous sentiez pour moi quelque heureuse  
 foiblesse ,  
 Ce cœur qui me promet tant d'estime en ce  
 jour.  
 Me pourroit bien encor promettre un peu  
 d'amour.

Je ne parle point du héros de cette  
 pièce , qui toujourns soupirant au-  
 près de sa *Cléophile* , est plutôt un  
*Alexandre-Paris* , qu'un *Alexandre*  
*le Grand* , Roi de Macedoine.

Mais après tout , j'ose soutenir  
 que ce caractère doux & tendre que  
 M. *Racine* a donné à presque tous  
 ses Héros , & si aimable qu'on ne  
 doit point lui en faire un crime ;

& je demande à ceux que lui font ce reproche ; si , lorsqu'ils ont lu *Bajazet* , par exemple , ils sont ennuyés de revoir les mêmes sentimens dans *Hippolyte* & dans *Britannicus* ; si on veut parler de bonne foi , on m'avouera qu'on lit toutes les pièces de *Racine* , les unes après les autres , avec un plaisir toujours vif & toujours nouveau , & qu'il n'y a pas jusqu'à la longue *Elégie* de *Titus* & de *Bérénice* qui ne fasse verser des larmes ; ce n'est donc que par le raisonnement , & non point par le sentiment qu'on s'apperçoit de ce défaut de variété ; ce défaut n'est donc point réel en fait de goût , ou du moins il est bien léger.

Je ne vois pas non plus quel si grand crime c'est , d'avoir un peu adouci le caractère de certains Héros , dont l'humeur farouche & sauvage eût été peu compatible avec

nos mœurs , il est vrai que ce n'est point les peindre tels qu'ils doivent être pour intéresser & pour plaire.

Ainsi personne n'est choqué d'entendre *Bajazet* dire à sa chère *Athalide*.

Plus vous me commandez de vous être infidèle  
 Madame , plus je vois combien vous méritez ,  
 De ne point obtenir ce que vous souhaitez.  
 Quoi ! cet amour si tendre , & né dans notre  
 enfance ,  
 Dont les feux avec nous ont crû dans le silence ,  
 Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter ,  
 Mes sermens redoublés de ne vous point quitter,  
 Tout cela finiroit pour une perfidie !

Ces expressions tendres & mille autres aussi passionnées n'en charment pas moins , pour être mises dans la bouche d'un Turc.

Mais s'il faut raisonner sur des ouvrages , dont le sentiment seul doit être l'arbitre , examinons de près les Héros de *M. Racine* ; confrontons-les , & nous verrons que cet homme inimitable a sçû mettre  
 entre

entre eux des différences très-sensibles. *Achille* & *Britannicus* sont tous deux jeunes & tous deux amoureux ; il croient tous les deux avoir sujet de se plaindre de leurs Maîtresses , l'un parce qu'il la croit infidèle ; l'autre , parce qu'il trouve qu'elle n'entre point assez dans les mouvemens trop impetueux.

Voyez avec quelle douceur & quel respect se plaint *Britannicus* , & par quels transports au contraire le furieux *Achille* signale son mécontentement.

*ACHILLE à IPHIGENIE*

Madame , vous devez approuver ma pensée ,  
Il faut que le cruel qui m'a pû mépriser ,  
Apprene de quel nom il osoit abuser.

. . . . .  
. . . . .  
Un cruel ( comment puis-je autrement l'appeler ? )

Par la main de *Calchas* s'en va vous immoler ;  
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse ,  
Le soin de son repos est le seul qui vous presse !  
On me ferme la bouche ! on l'excuse ! on le  
plaint !

N

146 OBSERVATIONS.

C'est pour lui que l'on tremble, & c'est moi  
seul qu'on craint !

Triste effet de mes soins ! est ce donc là , Ma-  
dame.

Tout le progrès qu'*Achille* avoit fait dans votre  
Ame ?

La douceur d'une Maîtresse est un  
écueil , contre le quel se brise toute  
la fureur d'un amant vif & empor-  
té. L'aimable *Iphigénie* se défend  
avec tant de bonté , & tant de ten-  
dresse , qu'*Achille* desarmé , s'écrie  
avec sa vivacité ordinaire :

Ah ! si je vous suis cher ; ma Princesse ,  
vivez.

Dans un autre Scène , *Achille* ,  
plein d'ardeur , vient arracher *Iphi-  
genie* à la mort ; cette Princesse  
toujours vertueuse au milieu de sa  
disgrace , & toujours soumise aux  
ordres de son pere , refuse le se-  
cours qui lui est présenté ; *Achille*  
désespéré de ce refus , reprend toute  
sa colere.

Eh bien ! n'en parlons plus. Obéissez cruelle ,  
 Et cherchez une mort qui vous semble si belle ;  
 Portez à votre pere , un cœur où j'entrevoï ,  
 Moins de respect pour lui , que de haine pour  
 moi.

Une juste fureur s'empare de mon ame !  
 Vous allez à l'Autel , & moi j'y cours, Madame ;  
 Si de sang & de morts le ciel est affamé ,  
 Jamais de plus de sang ses Autels n'ont fumé.  
 A mon aveugle amour tout fera légitime :  
 Le Prêtre deviendra la premiere victime ;  
 Le bucher par mes mains détruit & renversé ,  
 Dans le Sang des Bourreaux nagera dispersé ;  
 Et si dans les horreurs de ce désordre extrême ,  
 Votre Pere frappé , tombe & perit lui-même ,  
 Alors de vos Respects voyant les tristes fruits ,  
 Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

En achevant ces mots il disparoît.

Qu'on reconnoit bien , a tous ces traits , le colérique *Achille* d'*Homere* ! M. *Racine* lui a donné de plus un petit vernis de galanterie Française qui le rend encore plus aimable.

*Britannicus* aussi doux qu'*Achille* est emporté , met dans ses reproches toute la candeur & toute la tendresse de son caractère.



## BRITANNICUS à JUNIE.

Ah ! vous deviez du moins plus long-tems disputer ,

Je ne murmure point , qu'une amitié commune

Se range du parti que flatte la fortune ,

Que l'éclat d'un empire ait pû vous éblouir ,

Qu'aux dépens de ma Sœur vous en vouliez jouir.

Mais que de ces grandeurs , comme un autre occupée ,

Vous m'en ayez paru si long-tems detrompée ;

Non , je l'avoue encor mon cœur désespéré ,

Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.

J'ai vû sur ma ruine élever l'injustice ;

De mes persécuteurs j'ai vû le ciel complice.

Tant d'honneurs n'avoit point épuisé son courage ;

Madame , il me resteroit d'être oublié de vous.

Je pourrois prouver par beaucoup d'autres exemples , que *M. Racine* a sçû , aussi-bien que *Cornelle* , donner à ses Héros des traits propres , qui les distinguent les uns des autres.

Je crois voir bien autant de différence entre les caractères d'*Achille* , de *Xipharés* & de *Titus* ,

qu'entre ceux de *Viriate*, de *Sophonisbe* & de *Cornelie*.

Les Héroïnes de *Corneille*, comme nous avons vû, sont fieres, ambitieuses & remplies de grands sentimens.

Celles de *Racine* sont tendres, engageantes, & en vérité, elles sont mille fois plus propres à inspirer de l'amour. Il n'y a personne qui n'aimât mieux avoir pour épouse une *Iphigénie* ou une *Athalie*, qu'une *Aristie* ou une *Viriate*.

Que *Monime* est touchante, lorsqu'elle avoue à *Xipharès* l'amour qu'elle a pour lui!

Ma douleur pour se taire a trop de violence.  
Un rigoureux devoir me condamne au silence ;  
Mais il faut bien enfin , malgré ses dures loix ,  
Parler pour la première & la dernière fois ;  
Vous n'aimés des long-temps : une égale tendresse ,

Pour vous long-temps m'afflige & m'intéresse.  
Songez depuis quel jour ces funestes appas ,  
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas  
Les plaisirs d'un espoir qui ne vous dura guère.

Le trouble où vous jetta l'amour de votre pere,  
 Le tourment de me perdre & de le voir heureux,  
 Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos  
 vœux ;

Vous n'en sçauriez , Seigneur , rappeler la mé-  
 moire ,

N'y conter vos malheurs , sans conter mon His-  
 toire , &c.

Que tous ces sentimens sont doux  
 & naturels ! & qu'on reconnoît  
 bien là le vrai langage d'une jeune  
 & vertueuse Princesse , malheureu-  
 se victime de sa grandeur , toujours  
 obligée de combattre un penchant  
 agréable qui l'entraîne , & auquel  
 le commun des hommes a l'avan-  
 tage de pouvoir se livrer sans con-  
 séquence !

*Junie dans Britannicus , Athalie  
 dans Bajazet , Iphigénie , Aricie  
 dans Hipolyte* parlent toutes du  
 même ton. C'est la même douceur,  
 la même patience dans les maux ,  
 la même tendresse dans les senti-  
 mens , la même vertu ; enfin elles  
 sont toutes semblables.

Est-ce un défaut ? non , si c'est un plaisir.

Roxane elle-même , malgré toute sa jalousie , ses menaces & ses emportemens , n'est-elle pas bien tendre & bien aimable lorsqu'elle dit à *Bajazet* ?

*Bajazet* , écoutez ; je sens que je vous aime.  
Vous vous perdez. Gardez de me laisser fortir ,  
Le chemin est encore ouvert au repentir.  
Ne désespérez point une amante en furie.

Et dans un autre endroit :

Je ne puis vivre enfin , si je ne vis pour toi.  
Je te donne , cruel , des armes contre moi ;  
Sans doute , & je devois retenir ma foiblesse.  
Tu vas en triompher. Oui , je te le confesse ,  
J'affectois à tes yeux une fausse fierté ;  
De toi dépend ma joie & ma félicité ;  
De ma sanglante mort , ta mort fera suivie ;  
Quel fruit de tant des soins que j'ai pris pour  
ta vie !

On trouve dans toutes les pièces de *Racine* cette tristesse majestueuse , qui , comme il le dit lui-même , fait tout le plaisir de la

Tragédie , & que *Corneille* , à mon avis , n'a pas si bien connue que lui.

Les Héros de *Corneille* sont fiers , ambitieux , sublimes dans leurs sentimens , un peu vains dans leurs discours , un peu Sophistes dans leurs raisonnemens ; ils ne connoissent guères la tendresse ; du moins , ils parlent & ils agissent comme s'ils ne la connoissoient point ; ceux à qui le Poète a voulu donner de l'amour , ne sont tout au plus que galans & nullement amoureux.

*Corneille* n'a pas sçû tirer parti de cette passion , si brillante sur le Théâtre , si variée dans ses transports & dans ses effets , & si propre à reveiller le sentiment , par la vivacité avec laquelle il l'exprime. Je parle en général , car il faut convenir que ce reproche ne peut tomber sur *Rodrigue* ; n'y sur *Polyeucte* , qui sont aussi passionnés que *Bajazet* & *Britannicus*.

Les Héros de *Racine* ont toute la dignité qui leur convient, mais leur fierté est tempérée par l'amour ; ils aiment sincèrement & ardemment ; ils sont agités , ils ont des transports , ils ne sont galans que parce qu'ils sont tendres ; ils ont un air de douleur & de sentiment , qui fait qu'on s'intéresse pour eux , & qu'on partage leurs peines ; enfin on admire ceux de *Corneille*, mais on aime & on plaint ceux de *Racine*.

Et franchement , quoiqu'un , peu censuré ,  
J'aime encor mieux être aimé qu'admiré.

Les partisans du grand *Corneille* ne me sçauront peut-être pas bon gré du paradoxe que je vais avancer , ni du parallele que je vais faire pour le prouver ; je les prie cependant d'examiner l'un & l'autre sans prévention , s'ils le peuvent , & de ne céder qu'à la double au-

torité du sentiment & de la raison. Je prétends que *Corneille*, quoiqu'il s'éleve presque toujours plus haut que son illustre Rival, ne fait pas cependant parler les grands hommes avec autant de noblesse & de bienfiance que lui. Un exemple rendra sensible ce que je veux dire.

Je ne vois que très-peu de différence entre *Dom Rodrigue* & *Achille*, à l'emportement près, qui détermine le caractère d'*Achille*; ils sont tout-à-fait semblables; tous deux jeunes, tous deux vivement amoureux, tous deux bouillans d'ardeur & de courage.

D'un autre côté, le Comte de *Gormas* ressemble parfaitement à *Agamemnon*; c'est le même orgueil joint à la même valeur. La situation de ces Héros dans le *Cid* & dans *Iphigénie*, est aussi la même.

*Achille* adore *Iphigénie*, mais il

est enflamé de courroux contre *Agamemnon*, pere de cette Princesse, qui a voulu abuser du nom d'*Achille* pour la conduire à l'autel, où il avoit dessein de l'immoler.

*Rodrigue* pour venger l'honneur de son pere, est obligé de combattre le Comte de *Gormas*, pere de *Chiméne*, de laquelle il est éperdument amoureux. Toutes choses étant dont égales de part & d'autre, voyons de quelle maniere nos deux Rivaux ont sçû traiter cette délicate maniere.

C'est le fameux Dialogue de *Rodrigue* & du Comte avant leur combat, que je veux comparer avec la dispute d'*Achille* & d'*Agamemnon*. (N. B. Comme cet examen grossiroit un peu trop cette Brochure, nous renvoyons nos Lecteurs à la Tragédie du *Cid*. Acte II Scène 2, & à celle d'*Iphigénie* Acte IV. Scène 6. Il seroit bon même qu'on compa-



rat une partie des deux pièces ; un tel parallele feroit plus d'impression sur un homme de gout que toutes nos réflexions. Il n'y a que le sentiment qui puisse être le juge des choses de sentiment. )

Cette Scène ( \* ) toute entiere est un chef-d'œuvre , & un excellent modèle de la maniere dont-on doit faire parler des Héros.

Cette seule contestation suffiroit pour caractériser parfaitement *Achille* & *Agamemnon*. L'un & l'autre ne s'y démentent jamais : *Agamemnon* est toujours orgueilleux , toujours jaloux de son autorité ; *Achille* est toujours impatient , toujours furieux ; mais on ne voit point qu'ils parlent d'eux-mêmes , qu'ils chantent leurs propres louanges , ni qu'ils exaltent ridiculement leur bravoure. ( † ) *Achille* menace *Agamemnon*,

( \* ) Celle de *Racine*.

( † ) C'est le défaut de *Corneille* dans la Scène citée & dans presque toutes ses Tragédies.

*memnon* , mais avec quelle grandeur & quelle délicatesse tout ensemble ! quelle noblesse dans la pensée & dans l'expression , que tout cela est habilement ménagé !

Rendons à chacun ce qui lui appartient ; la plupart des beautés de cette admirable Scène sont empruntées d'*Homère* : mais combien l'imitateur a-t-il encheri sur son original.

L'*Achille* de M. Racine est aussi emporté que celui d'*Homère* , mais il s'en faut beaucoup qu'il ne soit aussi grossier.

Il n'appelle point *Agamemnon* : *gueule de chien* , le plus insolent & le plus avide de tous les hommes , homme revêtu d'impudence , fourbe , imposteur , yvrogne , qui a les yeux d'un Chien & le cœur d'un Cerf , bête carnacière qui dévore le peuple , &c. L'*Achille* François cède sans peine à l'*Achille* Grec la gloire d'investiver si maussadement. La seule

chose que je puisse reprocher à Madame de *Seigné*, c'est son injustice à l'égard du grand *Racine* : entraînée par le préjugé, qui alors étoit favorable à *Corneille*, elle parle dans quelques-unes de ses lettres avec très-peu de circonspection de ce Rival illustre qui le remplaça si avantageusement. J'ai toujours été très-mécontent d'elle, toutes les fois que j'ai lû ces paroles adressées à Madame de *Grignan*.

„ Il y a des choses agréables dans  
 „ *Racine*, & rien de parfaitement  
 „ beau, rien qui enleve ; point de  
 „ ces tirades de *Corneille*, qui font  
 „ frissonner, ma fille, gardons-  
 „ nous bien de lui comparer *Ra-*  
 „ *cine* ; sentons-en la différence ; il y  
 „ a des endroits froids & foibles,  
 „ & jamais il n'ira plus loin qu'*An-*  
 „ *dromaque*.

„ *Racine* fait des Comédies pour

» la *Chammelai* , ce n'est pas pour  
 » les siècles à venir ; si jamais il  
 » n'est plus jeune , & qu'il cesse  
 » d'être amoureux , ce ne sera plus  
 » la même chose. Vive donc vieil  
 » ami *Corneille* ; pardonnons-lui des  
 » méchans vers , en faveur des di-  
 » vines & sublimes beautés qui  
 » nous transportent ; ce sont de  
 » traits de Maîtres qui sont inimi-  
 » tables ; *Despréaux* en dit encore  
 » plus que moi ; & en un mot , c'est  
 » le bon goût ; tenez-vous y. »

Tout cela est fort légèrement dé-  
 cidé & prouve seulement qu'avec  
 tout le goût possible , on peut quel-  
 quefois être fort mauvais Juge en  
 matière de goût. Il faut plaindre  
 ceux qui sont assez difficiles , ou as-  
 sez aveugles pour ne trouver dans  
*Racine* rien de parfaitement beau ,  
 rien qui enleve , rien qui fasse frif-  
 sonner.

Il est vrai que quand Madame

de *Sevigné* parloit ainfi ; elle n'avoit point encore vû les excellentes Tragédies qui ont achevé de mettre le sceau à la reputation de *M. Racine* ; mais elle n'en est pas moins inexcusable , puisqu'elle avoit vû *Britannicus*. Au reste , je n'examine point si *M. Racine* n'a pas été plus loin qu'*Andromaque* , mais j'ose dire que son horoscope tirée par Madame de *Sevigné* , a été bien glorieusement démentie par *Mithridate* , par *Phédre & Hypolite* , &c. Je ne dis rien d'*Iphigénie* ; on prétend que la *Chammelai* en a fourni le modèle ; s'il est ainfi , qu'elle obligation ne lui a-t-on pas ? Mais *Athalie* , le Chef-d'œuvre de notre Théâtre , n'a point été faite affurement pour la *Chammelai* , & l'Auteur n'étoit plus jeune , lorsqu'il la composa.

Je suis persuadé que si Madame de *Sevigné* eut vu cette Pièce,

elle se feroit retractée , comme elle fit au sujet de l'Oraison funébre de M. de *Turenne* , que M. *Fléchier* prononça , après que M. *Mascaron* eut enlevé tous les suffrages.

Vive dont notre vieil ami *Corneille* ; à la bonne heure. Mais vive aussi notre aimable & tendre *Racine* , ce Pere du sentiment , & le premier Peintre fidele des foiblesses du cœur humain. *Despréaux* en dit encore plus que moi , ajoute *Madame de Sevigné*. Je ne vois point en quel endroit *Despréaux* en dit plus , & j'ignore ce qu'il pouvoit en dire dans la conversation ; mais je sçai que dans son Epitre à M. *Racine* , ( qui est la septième de ses Epitres ) il donne à ce grand homme les éloges qui lui sont dûs , & tourne en ridicule ses injustes Censeurs. Je sçais encore que dans sa XII<sup>e</sup>. Réflexion sur *Longin* , il conclut ;

„ Que c'est avec très-peu de  
 „ fondement que les admirateurs  
 „ outrés de M. Corneille , veulent  
 „ insinuer que M. Racine lui est  
 „ beaucoup inférieur pour le Su-  
 „ blime ; puisque sans apporter  
 „ quantité de preuves du contraire,  
 „ il ne paroît pas que toute cette  
 „ grandeur de vertu romaine tant  
 „ vantée , que le premier a si bien  
 „ exprimée dans plusieurs de ses  
 „ pièces , & qui a fait son excessive  
 „ reputation , soit au-dessus de l'in-  
 „ trepidité plus qu'héroïque , & de  
 „ la parfaite confiance en Dieu de  
 „ ce véritablement pieux, grand, sa-  
 „ ge & courageux Israélite. » (*Joad*  
 dans *Athalie.* )

Dans un autre endroit , Madame  
 de Sevigné parle de *Bajazet* avec  
 assez de mépris ; elle trouve ce  
 personnage glacé , les mœurs des  
 Turcs mal observées , le dénoue-  
 ment mal préparé , & en même

temps elle parle avec éloge de la *Pulcherie* de *Corneille*.

Cela est naturel ; qui n'aime point *Bajazet* , doit aimer *Pulcherie*.

C'est ainsi que Madame *Des-Houlières* se déclara depuis pour la *Phedre* de *Pradon* , & lui donna hautement la préférence sur la *Phe-dre* de M. *Racine* ; elle fit plus , elle hazarda contre cette admirable Tragédie quelques Vers , qui ne font honneur ni à son goût ni à son talent d'ailleurs si illustre.

Cette injustice de Madame de *Sevigné* envers M. *Racine* , est d'autant plus surprenante , que le caractère doux & tendre de cette Dame se rapporteroit fort à celui de cet illustre Tragique. C'est elle-même qui le dit :

*Je suis douce , je suis tendre , ma chere enfant , jusques à la folie.*

Et toutes ses lettres en font foi. La pièce de *Racine* qui lui plaisoit



le plus , étoit *Andromaque* , parce qu'elle trouvoit dans les sentimens de cette Troyenne pour son fils , une image de ceux qu'elle avoit pour sa chere fille.



---



---

# J U G E M E N T

*DE M. l'Abbé Bateux & de  
la Bruyere, sur Corneille & Ra-  
cine.*

**P**ASSONS quatorze siècles & venons tout d'un coup au grand *Corneille* ; cet homme né pour créer le Poésie Théâtrale, si elle n'eût pas été créée avant lui. Il réunit toutes les parties, le tendre, le touchant, le terrible, le grand, le sublime. Mais ce qui domine sur toutes ces qualités & qui les embrasse chez lui, c'est la grandeur & la hardiesse. *Corneille* est peut-être le plus fort génie, qui ait paru depuis les Grecs. C'est le génie qui fait tout en lui, qui a créé les choses & les expressions. Il a par-tout une majesté, une force, une

magnificence , dont personne n'approcha jamais. Quelle gloire pour notre langue , qu'on dit moins forte que la latine & la grecque , d'avoir pû fournir à cet homme divin des traits capables de rendre son feu & ses idées !

Lorsque ce grand homme commençoit à vieillir , M. *Racine* , né avec un génie heureux , un goût exquis , nourri de la lecture des excellens modèles des Grecs , accommoda la Tragédie à sa manière. L'Elevation de *Corneille* étoit un monde où beaucoup de gens ne pouvoient arriver. Dailleurs ce Poëte avoit des défauts ; il y avoit chez lui de vieux mots , des discours quelquefois embarrassés , des endroits qui sentoient le déclamateur. *Racine* eût le talent d'éviter ces petites fautes : toujours élégant , toujours exact , il joignoit le plus grand art au génie , & se servoit quelque-

fois de l'un pour remplacer l'autre. Cherchant moins à élever l'ame qu'à la remuer, il parut plus aimable, plus commode & plus à la portée de tout spectateur. *Corneille* est comme quelqu'un l'a dit, un Aigle qui s'éleve au-dessus des nues, qui regarde fixement le Soleil, qui se plaît au milieu des éclairs & de la foudre: *Racine* est une *Colombe* qui gémit dans des Bosquets de Mirthe, au milieu des Rosés. Il n'y a personne qui n'aime *Racine*; mais il n'est pas accordé à tout le monde d'admirer *Corneille*, autant qu'il le mérite.

» *Corneille*, dit M. de la Bruyere, ne peut-être égalé dans les  
 » endroits où il excelle: il a pour  
 » lors un caractère original & inimitable, mais il est inégal. Dans  
 » quelques unes de ses meilleures  
 » pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un stile

» de déclamateur qui arrête l'action  
 » & la fait languir, des négligences  
 » dans les vers & dans l'expression,  
 » qu'on ne sauroit comprendre en  
 » un si grand homme. Ce qu'il y a  
 » eu de plus éminent en lui, c'est  
 » l'esprit qu'il avoit sublime.»

» *Racine* est soutenu, toujours le  
 » même par-tout ; soit pour le des-  
 » sein & la conduite de ses pièces,  
 » qui sont justes, régulières, prises  
 » dans le bon sens & dans la natu-  
 » re ; soit pour la versification, qui  
 » est correcte, riche dans ses rimes,  
 » élégante, nombreuse, harmo-  
 » nieuse. Si cependant il est permis  
 » de faire entre eux quelque com-  
 » paraison, & de les marquer l'un  
 » l'autre, parcequ'ils ont de plus  
 » propre & par ce qui éclate or-  
 » dinairement dans leurs ouvrages ;  
 » peut-être qu'on pourroit parler  
 » ainsi ; *Corneille* nous assujettit à  
 » ses caractères & à ses idées :

*Racine*

„ *Racine* se conforme aux nôtres.  
 „ Celui-là peint les hommes comme  
 „ ils devroient être , celui-ci les  
 „ peint tels qu'ils sont. Il y a plus  
 „ dans le premier de ce qu'on ad-  
 „ mire & de ce qu'on doit même  
 „ imiter : il y a plus dans le second  
 „ de ce qu'on reconnoit dedans les  
 „ autres & de ce qu'on éprouve en  
 „ soi-même. L'un élève , étonne ,  
 „ maîtrise , instruit ; l'autre plait ,  
 „ remue , touche , pénètre. Ce  
 „ qu'il y a de plus grand , de plus  
 „ imperieux dans la raison est manié  
 „ par celui-là ; par celui-ci , ce qu'il  
 „ y a de plus tendre & de plus flat-  
 „ teur dans la passion. Dans l'un ce  
 „ sont des règles , des préceptes ,  
 „ des maximes ; dans l'autre , du  
 „ goût & des sentimens. L'on est  
 „ plus occupé aux pièces de *Cor-*  
 „ *neille* ; l'on est plus ébranlé & plus  
 „ attendri à celles de *Racine*. *Cor-*  
 „ *neille* est plus moral ; *Racine* est

» plus naturel. Il semble que l'un  
» imite *Sophocle* & que l'autre doit  
» plus à *Euripide*. »

De ces deux grands hommes réunis, on peut se former une idée du parfait tragique, tellement qu'on ait dans cette idée la règle, & la mesure du mérite de chaque Tragédie & qu'on pourra les croire plus ou moins parfaites, selon le degré de proximité qu'elles auront avec cette idée.

Nous nous étions proposés de donner l'examen de l'*Horace* de *Corneille* & de toute l'*Athalie* de *Racine*. Mais les détails nous ayant paru trop-longs, nous nous sommes bornés à faire voir qu'elle est l'ordonnance & l'exposition de la pièce de *Corneille*; en y joignant seulement quelques morceaux cités pour montrer en passant qu'elle est sa manière de peindre.

On a vû dans *Sophocle* la nature

riche , mais naïve & simple. On verra le noble , le grand , l'héroïque dans *Corneille*.

Tout le monde sçait l'Histoire des trois *Horaces* qui combattent pour Rome , contre les trois *Curiaces* qui combattent pour Albe. Deux des *Horaces* sont tués & le troisiéme quoique resté seul , trouve le moyen de vaincre les trois *Curiaces*. Rien n'est plus simple que ce sujet , &c. &c. &c.

( Voyez la suite dans le *Cours de belles Lettres* p. 280 ).





---

# REFLEXIONS

*SUR la maniere de Dialoguer  
de Corneille & de Racine, de Vol-  
taire & de Crebillon.*

**L'**ART du Dialogue consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler, ce qu'ils doivent en effet se dire. N'est-ce que cela, me repondra-t'on ! Non, il n'y a pas d'autre secret ; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, & assez d'art pour intéresser.

Le premier genre du Dialogue, sans contredit, est celui de la Tragédie. Car non - seulement il y a

ue extrême difficulté à faire parler des Princes convenablement ; mais la Poësie noble & naturelle qui doit animer ce Dialogue , est encore la chose du monde la plus rare.

Le Dialogue est plus aisé dans la Comédie; & cela est si vrai, que presque tous les Auteurs Comiques dialoguent assez bien. Il n'en est pas ainsi dans la haute Poësie. *Corneille* lui-même ne Dialogue point comme il faut dans huit ou neuf pièces. Ce sont de longs raisonnements embarrassés. Vous n'y retrouverez point ce Dialogue vif & touchant du *Cid*.

L E C I D.

Son malheureux Amant aura bien moins de  
peine  
A mourir de ta main , qu'à vivre avec ta haine.

C H I M E N E.

Và , je ne te hais point.

L E C I D.

Tu le dois.

Je ne puis.

L E C I D.

Craîns-tu si peu la honte & si peu les faux  
bruits !

Le Chef-d'œuvre du Dialogue  
est encore une Scène dans les *Ho-  
races*.

H O R A C E.

*Allez* vous a nommé. Je ne vous connois plus.

C U R I A C E.

Je vous connois encor , & c'est ce qui me tuë.

Peu d'Auteurs ont sçû imiter les  
éclairs vifs de ce Dialogue pressant  
& entre-coupé. La tendre mollesse  
& l'élégance abondante de *Racine* ;  
n'a guères de ces traits de répartie  
& de replique en deux ou trois  
mots qui ressemblent à des coups  
d'escrime , poussez & parez pres-  
qu'en même tems.

Je n'en trouve guères d'exemples  
que dans l'*Œdipe* nouveau.

ŒDIP E.

J'ai tué votre époux.

JOCAS T E.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIP E.

Je le suis par le crime.

JOCAS T E.

Il est involontaire.

ŒDIP E.

N'importe, il est commis.

JOCAS T E.

O comble de misère !

ŒDIP E.

O trop fatal hymen ! O feux jadis si doux !

JOCAS T E.

Els ne sont point éteins ; vous êtes mon époux.

Non , je ne le fais plus.

Il y a cent autres beautés de Dialogue , dans le peu de bonnes Pièces qu'à données *Corneille* ; & toutes celles de *Racine* , depuis *Andromaque* , en font des exemples continuels.

Les autres Auteurs n'ont point ainsi l'Art de faire parler leurs Acteurs. Ils ne s'entendent point ; ils ne se répondent point pour la plupart. Ils manquent de cette Logique secrète , qui doit être l'Ame de tous les entretiens , même de plus passionnez.

Nous avons deux Tragédies , qui sont plus remplies de terreur , & qui par des situations intéressantes touchent le spectateurs , autant que celles de *Corneille* , de *Racine* , & de *Voltaire*. C'est *Electre* & *Rhadamiste* ; mais ces pièces étant mal

dialoguées & mal écrites , à quelques beaux endroits près , ne feront jamais mises au rang des Ouvrages Classiques , qui doivent former le goût de la jeunesse ; c'est pourquoi on ne les cite jamais , quand on cite les Ecrivains purs & châtiez.

Le Lecteur est au supplice lorsque dès le premières Scènes il voit , dans *Electre* , *Arcas* qui dit à cette Princesse.

Loin de faire éclater le trouble de votre ame ,  
Flatez plutôt d'*Itis* l'audacieuse fiâme ;  
Faites que votre hymen se diffère d'un jour ,  
Peut-être verrons-nous *Oreste* , de retour.

Outre que ces vers sont durs & sans liaison , quel sens nous presentent-ils ! Ne pourroit-on pas flâter la passion d'*Itis* en montrant du trouble ! Ce n'est même que par son trouble qu'une fille peut flâter la passion de son Amant ? Il falloit dire ; *Loin de faire voir vos terreurs , flâter Itis* ; mais qu'elle liaison y a-

t'il entre flâter la flâme d'*Itis*, & faire que son hymen avec *Itis* se diffère ? Il n'y a là ni raisonnement, ni diction, & rien n'est plus mauvais.

Ensuite E L E C T R E dit à *Itis*.

Dans l'état où je suis, toujours triste ; quels  
charmes  
Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les  
larmes ?  
Porte ailleurs ton amour , & respecte mes  
pleurs.

E G I S T E.

Ah ! ne m'enviez pas cet amour , inhumaine ,  
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.

Ce n'est pas - là répondre. Que veut dire ; *Ne m'enviez pas mon amour ?* En quoi *Electre* peut-elle envier cet amour ! Cela est inintelligible & barbare.

*Clitemnestre* vient ensuite qui demande au jeune *Itis*, si sa fille *Electre*, se rend enfin à la passion de ce jeune homme ; & elle menace *Electre*

*tre*, en cas de résistance. *Egiste* alors dit à *Clitemnestre*.

Je ne puis la contraindre, & mon esprit confus. . . .

CLITEMNESTRE *repond.*

Par ce raisonnement je connois vos refus,

Mais *Egiste* n'a fait-là aucun raisonnement. Il dit en un Vers seulement qu'il ne peut contraindre *Electre*.

Il falloit faire raisonner *Itis*, pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le Tiran arrive, il demande encore à *Clitemnestre*, si *Electre* consent au mariage ?

ELECTRE *repond.*

Oui, pour ce grand hymen, ma main est toute prête ;

Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang.  
Et je le garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide & impertinente pointe ! Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang. Cela s'enten-



droit naturellement , *En faveur de ton Fils*. Et ici cela veut dire , en faveur de ton sang que je veux faire couler. Y a-t'il rien de plus pitoyable que cette équivoque.

E G I S T E répond à cette pointe détestable.

Cruelle , si mon Fils n'arrêtoit ma vengeance ,  
J'éprouverois bien-tôt jusqu'où va ta constance.

Mais il n'a pas été ici question de *constance*. Il veut dire aparemment ; je me vengerois de toi , en approuvant ta constance dans les supplices : mais *je me vengerois* , suffit ; & *jusqu'où va ta constance* , n'est que pour la rime.

Après cela *Egiste* quitte *Clitemnestre* en lui disant ;

Mais ma Fille paroît , Madame , je vous laisse ,  
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit ; quelqu'un *paroît* ,  
*je vous laisse* ; cela fait entendre  
que ce quelqu'un est notre ennemi ,  
ou qu'on a des raisons pour ne pas  
paroître

paroître devant lui ; mais point du tout ; c'est ici de sa propre Fille don til parle. Quelle raison a-t'il donc pour s'en aller ! *Il va travailler*, dit-il , *au repos de la Grece* , mais on n'a pas dit encor un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette Fille qui vient-là , aussi mal-à-propos que son Pere est sorti , termine l'Acte , en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en Vers inintelligibles , & finit par dire ;

Allons trouver le Roi ;  
Faisons tout pour l'amour , s'il ne fait rien  
pour moi.

Quelle raison , je vous prie , de *faire tout pour l'amour* , *si l'amour ne fait rien pour elle*. Quel jeu de mots , indigne d'une soubrette de Comédie ! Si je voulois examiner ici toute la pièce , on ne verroit pas une page qui ne fut pleine de

Q

pareils défauts. Ce n'est point ainsi que dialogue *Sophocle* ; & il n'a point sur-tout défiguré ce sujet Tragique par des Amours postiches , par une *Iphianasse* , & un *Itis* , personnages ridicules. Il faut que le sujet soit bien beau pour avoir réussi au Théâtre , malgré tous les défauts de l'Auteur ; mais aussi il faut convenir qu'il a sçu très-bien conserver cette sombre horreur , qui doit régner dans la pièce d'*Electre* , & qu'il y a des situations touchantes , des reconnoissances qui attendrissent plus que les plus belles Scènes de *Racine* , lesquelles sont souvent un peu froides , malgré leur élégance.

M. de *Voltaire* dialogue infiniment mieux que M. de *Crebillon* , de l'aveu de tout le monde , & son stile est si supérieur , que dans quelques-unes de ses pièces , comme dans *Brutus* & dans *Jules-César* ,

je ne crains point de le mettre à côté du grand *Corneille*, & je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les même sujets traitez par eux. Je ne parle pas d'*Ædipe*; car il est sans difficulté que l'*Ædipe* de *Corneille* n'aproche pas de l'autre. Mais choififions dans *Cinna* & dans *Brutus* des morceaux qui ayent le même fonds de pensées.

CINNA, *parlant à Auguste.*

J'ose dire, Seigneur, que par tous les climats,  
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats;  
Chaque Peuple a le sien conforme à sa nature,  
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une  
injure.

Telle est la loi du Ciel, dont la sage équité,  
Seme dans l'Univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le Monarchique,  
Et le reste des Grecs la liberté publique.

Les Parthes, les Persans veulent des Souverains;  
Et le seul Consulat est bon pour les Romains.

1°. *Toutes sortes d'Etats reçus par tous les climats*, n'est pas une bonne expression, attendu qu'un Etat est toujours Etat, quelque forme de

Gouvernement qu'il ait. De plus, on n'est point reçu par un climat.

2°. Ce n'est point une injure qu'on fait à un Peuple en changeant ses Loix. On peut lui faire tort : on peut le troubler ; mais *injure* n'est pas le terme convenable & propre.

3°. *Les Macédoniens aiment le Monarchique.* Il sous-entend l'Etat Monarchique. Mais ce mot, *Etat*, se trouvant trop éloigné, le *Monarchique* est-là un terme vicieux ; un adjectif, sans substantif

Que dans tous vos écrits la langue révérée,  
Dans vos plus grands excès vous soit toujours  
sacrée.

Tout ce morceau d'ailleurs est très-profaique.

Il est très-utile d'éplucher ainsi les fautes de stile & de langage où tombent les meilleurs Auteurs, afin de ne point prendre leurs manquemens pour de règles ! Ce qui n'arrive

que trop souvent aux jeunes gens  
& aux Etrangers.

*Brutus* le Consul, dans la Tra-  
gédie de ce nom, s'exprime ainsi  
dans un cas fort aprochant.

Allons, il n'est plus tems, chaque Etat à ses  
Loix,

Qu'ils tient de sa nature & qu'il change à son  
choix :

Esclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,  
Les Toscans semblent nés pour servir sous ses  
Maîtres,

Et de leur chaine antique adorateurs heureux,  
Voudroient que l'Univers fut Esclave comme  
eux.

La Grèce entière est libre, & la molle *Ionie*,  
Sous un joug odieux languit assujétie. . . .

Rome eût ses Souverains, mais jamais absolus,  
Son premier Citoyen fut le grand *Romulus*.

Nous partagions le poids de sa grandeur su-  
prême,

*Numa* qui fit nos Loix y fut soumis lui-même.  
Rome enfin, je l'avouë, a fait un mauvais  
choix, &c.

J'avouë hardiment que je donne  
ici la préférence au stile de *Brutus*.

Après ces quatre Tragiques, je  
n'en connois point qui méritent la

peine d'être lus ; d'ailleurs il faut se borner dans ses lectures. Il n'y a dans *Corneille* que cinq ou six Pièces , qu'on doive ou plutôt qu'on puisse lire. Il n'y a que l'*Electre* & le *Rhadamiste* chez M. Crebillon , dont un homme qui a un peu d'oreille puisse soutenir la lecture ; mais pour les pièces de *Racine* , je conseille qu'on les lise toutes très-souvent , hors , *Les frères Ennemis*.





# EXAMEN

*DES fautes de Langage , dans la  
Tragédie de Pompée.*

.....  
 .....  
**S**ont les titres affreux, dont le droit de l'épée  
 Justifiant César , a condamné Pompée.

On ne peut dire *le titre dont on  
condamne* ; mais le titre sur lequel ,  
par lequel , ou le titre qui con-  
damne.

Et qui veut être juste en de telles faisons ,  
Balance le pouvoir & non pas les raisons.

*En de telles faisons* , est une expres-  
sion lâche & vicieuse. *Balance le  
pouvoir* , n'est pas le mot propre ; il  
vouloit dire , *consulte son pouvoir*.

Cette émistiche , & *non pas les  
raisons* , dit tout le contraire de ce



qu'il doit dire. Ce sont précisément les raisons ; c'est-à-dire , la raison d'Etat qu'on examine & qu'on pèse.

Soutiendrez-vous un faix , sous qui Rome succombe ,  
Sous qui tout l'Univers se trouve foudroyé ;

Le mot , *foudroyé* , est très-impropre ; un fardeau ne foudroie pas , il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot *d'encens* ne peut admettre de pluriel. Il falloit absolument *vo-*  
*tre encens*.

Il cesse de devoir , quand la dette est d'un rang  
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

On ne dit point le *rang d'une dette* , mais la nature d'une dette , & il falloit dire , à ne s'en acquitter qu'aux dépens de leur sang. La négative *point* , ne se met jamais avec *ne* , quand elle est suivie d'un *que* ,

Je ne corrigerai ce Vers *que* quand on m'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je serai libre. Je n'écrirai *que* quand j'aurai du loisir, &c.

Assurer sa puissance & sauver son estime.

*Sauver* n'a là aucun sens. Il ne veut pas dire, conserver sa réputation ; il ne signifie pas conserver son estime. Il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

*Prêter l'esprit*, n'est pas François ; mais c'est une licence qu'on devrait peut-être accorder à la Poésie.

Et son dernier soupir, est un soupir illustre.

*Soupir illustre*, est bon à la vérité en Grammaire, mais en Poésie, il tient un peu du phébus.

Ce Prince d'un Sénat Maître de l'Univers,  
Si-tôt que d'un malheur la fortune est suivie,

Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie.

La construction est vicieuse : elle seroit pardonnable à une grande passion ; mais ici c'est *Cléopatre* qui parle de sang froid

Il en couta la vie & la tête à *Pompée*

On sent combien *la tête* est de trop.

Je connois ma portée & ne prends point le change ;

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

Ces deux Vers , & sur-tout le dernier , sont des expressions basses & trop populaires ; & *un peu bien dû* , est barbare.

Mais plus dans l'insolence elle s'est emportée.

On s'emporte à des excès d'insolence. On s'emporte avec insolence , à trop d'insolence , & non pas *dans l'insolence*.

De s'en plaindre à *Pompée* auparavant qu'à lui.

Il falloit *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point, je passerai par Strasbourg, auparavant d'aller à Paris; mais avant d'aller, ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis.

Il falloit *de se relever; étourdis, est trop bas*.

Quoiqu'il en fasse, enfin.

Il faut *quoiqu'il fasse sur-tout dans le style noble*.

Il venoit à plein voile

On dit, à *pleines voiles*. Ce mot, *voile* est féminin.

Voilà ce qu'attendoit,  
Ce qu'au juste, *Osiris*, la Reine demandoit

Le régime des deux verbes est mal

placé ; c'est une faute , mais légère.

Tout beau , nous vous devons le tout.

Sont des termes bas & comiques ;  
mais ce ne font pas des fautes  
Grammaticales.

Il nous falloit pour vous craindre , votre clé-  
mence.

Et que le sentiment d'un cœur trop généreux ,  
Usant mal de vos droits , vous rendit malheu-  
reux.

Toute cette phrase est mal conf-  
truite. En voici le sens : votre clé-  
mence étoit dangereuse pour vous ;  
& nous avons crainit que par un  
sentiment trop généreux , vous ne  
vous rendissiez malheureux , en  
usant mal de vos droits.

Je m'appaiserois Rome avec votre supplice.

On ne peut dire , *s'appaiser quel-  
qu'un* , comme on dit s'immoler ,  
se concilier , s'aliéner quelqu'un.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flâme !

*Comme ,*

*Comme* , au lieu de comment , étoit déjà une faute du temps de *Corneille*.

Elle craint toutefois ;  
L'ordinaire mépris que Rome fait des Rois.

On traite avec mépris. On a du mépris. On ne fait point de mépris.

D'un Astre envenimé , l'invisible poison.

*L'invisible poison d'un Astre* , est une pensée fautive , mal exprimée , quoique la Grammaire soit ici observée.

Qu'il eut voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.

Il falloit , *que le bonheur de mes armes*.

Quoi , de la même main & de la même épée ,  
Dans un tel désespoir à ses yeux a passé.

Comment peut - on passer d'une main & d'une épée , dans un désespoir.

R

Quelques soins qu'ait César.

On prend des soins , on a soin de quelque chose , on agit avec soin ; mais on ne peut dire en général , avoir des soins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Cette inversion n'est pas permise. On en sent la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes , *pour de*

Ainsi que la naissance , ils ont les esprits bas.

Il falloit , ils ont l'esprit bas ; surtout , *naissance* , étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux ,  
Le sang abject & vil de ces deux malheureux ?

*De quoi peut satisfaire* , n'est pas françois ; il falloit , *comment* , ou *en quoi*

J'en ai déjà parlé ; mais il a scû gauchir.

*Gauchir* est un terme trop peu noble.

C'est ce glorieux titre à présent effectif.

*Effectif* est un terme du Barreau.

A mes vœux innocens sont autant d'ennemis,

Il falloit *de mes vœux* : on n'est pas ennemi à , on est ennemi *de*.

Permettez cependant qu'à ces douces amorces ,  
Je prenne un nouveau cœur & de nouvelles  
forces.

Ces deux Vers sont un galimatias ,  
pour le sens & pour l'expression.  
*Des amorces* ne donnent pas de forces , & on ne sent pas un cœur nouveau à une amorce.

Mes yeux , puis je vous croire, & n'est ce point  
un songe ,  
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge !

Un *songe* , qui forme un mensonge sur des vœux , forme une phrase trop entortillée & trop peu exacte. C'est du galimatias.

Qu'avec chaleur *Philippe* on court à le vanger.



On court vanger, faïfir, prendre, combattre. On ne court point à combattre, à prendre, à faïfir, à vanger.

• Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat.

*Pour grand que*, n'étoit plus en usage dès le temps de *Corneille*. On ne trouve pas de ces expressions surannées dans les *Lettres Provinciales*, qui sont de même date. *Il en rabat*, est un terme de tout temps ignoble.

• J'en aimois mieux juger sa vertu par la nôtre.

Il faut juger de sa vertu par la mienne. Il n'est pas permis de joindre en cette occasion le pluriel au singulier. *Phédre* dans *Racine*, au lieu de dire, *j'excitai mon courage à le persécuter*, ne dit point.

J'excitai notre courage à le persécuter.

Parce qu'au point qu'il est, j'en voudrois faire autant.

*Parce que* , fait toujours en Vers un très-mauvais effet ; au *point qu'il est* , est actuellement surané & familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte ,  
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte.

Il falloit dire , *permise à la douleur* , & non pas *trop juste*. Une plainte n'est pas juste à la douleur , comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite , & je ne la suis pas.

Il faut , *je ne le suis pas* ; parce que ce *le* est neutre & indéclinable. Si on demandoit à des Dames, êtes-vous satisfaites ! Elles repondroient , *nous le sommes* , & non pas , *nous les sommes*. Ainsi une femme doit dire , *je suis* , & non *je la suis*.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir.

Il falloit, *aucun ordre*, *aucun soin*  
*n'a pu le secourir.*

Leur Roi n'a pu jouir de ton cœur adouci ;  
 Et Pompée est vengé , ce qu'il peut l'être ici.

*De ton cœur adouci* , ne peut se  
 mettre au lieu de ta clémence. *Ce*  
*qu'il peut l'être* , ne peut être reçu  
 pour signifier , autant *qu'il peut*  
*l'être* ; & c'est une grande faute  
 de langage dans un Auteur mo-  
 derne d'avoir mis ,

Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.  
 Ta nouvelle victoire & le bruit éclatant ,  
 Qu'aux changemens de Roi pousse un peuple  
 inconstant.

*Un peuple qui pousse un bruit aux*  
*changemens de Roi* , est un gali-  
 matias insupportable.

Et parmi ces objets , ce qui le plus m'afflige

Il n'est pas permis dans le stile  
 noble de placer ainsi l'adverbe au-  
 devant du verbe. On ne peut pas

dire en Vers héroïques , ce qui  
davantage me plaît , ce que pa-  
tiemment je supporte , & que à  
contre-cœur je fais , ce que prudem-  
ment je diffère.

J'ajoute une Requête.

Ce terme du Barreau n'est point  
admis dans la Poésie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.

Calmez , moderez votre impatien-  
ce ; mettez un frein à votre im-  
patience. Voilà le mot propre.  
*Faire force* , est barbare.

Non pas César , non pas à Rome encore.  
Il faut que ta défaite , & que tes funérailles ,  
A cette cendre aimée en ouvrant les murailles ;  
Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi.

Cette *elle* tombe sur Rome , &  
semble tomber sur la cendre de  
*César* , par la construction de la  
phrase. *Aussi chère que moi* ; on

ne sçait si c'est *Cornelie* qui est aussi chere , ou si c'est à elle que cette cendre est aussi chere. Ces amphibologies jettent une obscurité désagréable dans le stile. Je n'ai relevé que celle-ci , pour n'être pas trop long ; mais la Tragédie que j'examine est pleine de ces obscurités. C'est un défaut qu'il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort se trouvera rompu.

On rompt un projet , une ligne , des liens , une assemblée ; on arrête un effort on s'y oppose , on le rend inutile , &c.

J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir.

On entre dans un désespoir , on s'abandonne , on se livre au désespoir ; on ne le choisit pas.

Il est de la fatalité  
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité.

On dit bien *notre destin* ; la *fatalité* , comme on dit , *il est d'usage* ; *l'aigreur* est un terme très-impropre , & l'amertume s'oppose à la douceur , & non à la *fatalité*.

Je me suis arrêté dans cet examen uniquement aux fautes de langage , & je n'ai pas parlé des vices du stile ; dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'étoit pas de mon sujet , non plus que les beautés de détail ; dont cette Tragédie vicieuse & irrégulière est remplie.

**F I N.**



# T A B L E

## DES MATIERES.

<i>A</i> Brégé de la vie de Pierre Corneille , avec une Digression sur son frere Thomas. Page	1
<i>Vie de Racine.</i>	41
<i>Vie de Crebillon.</i>	77
<i>Jugement de M. de Voltaire sur les Tragédies de Crébillon.</i>	103
<i>Parallele de Corneille &amp; de Racine , par M. de Fontenelle</i>	115
<i>Parallele des mêmes , par M. de Vauvenargues.</i>	118
<i>Observations de M. Gaillard sur les mêmes.</i>	140
<i>Autres Observations , par M. L'Abbé Bateux.</i>	165
<i>Réflexions sur la maniere de Dia-</i>	

## TABLE DES MATIERES.

<i>loguer , de Corneille , de Racine , de Crébillon, &amp; de Voltaire.</i>	172
<i>Examen des fautes de langage , de la Tragédie de Pompée.</i>	187

Fin de la Table.





63695350

